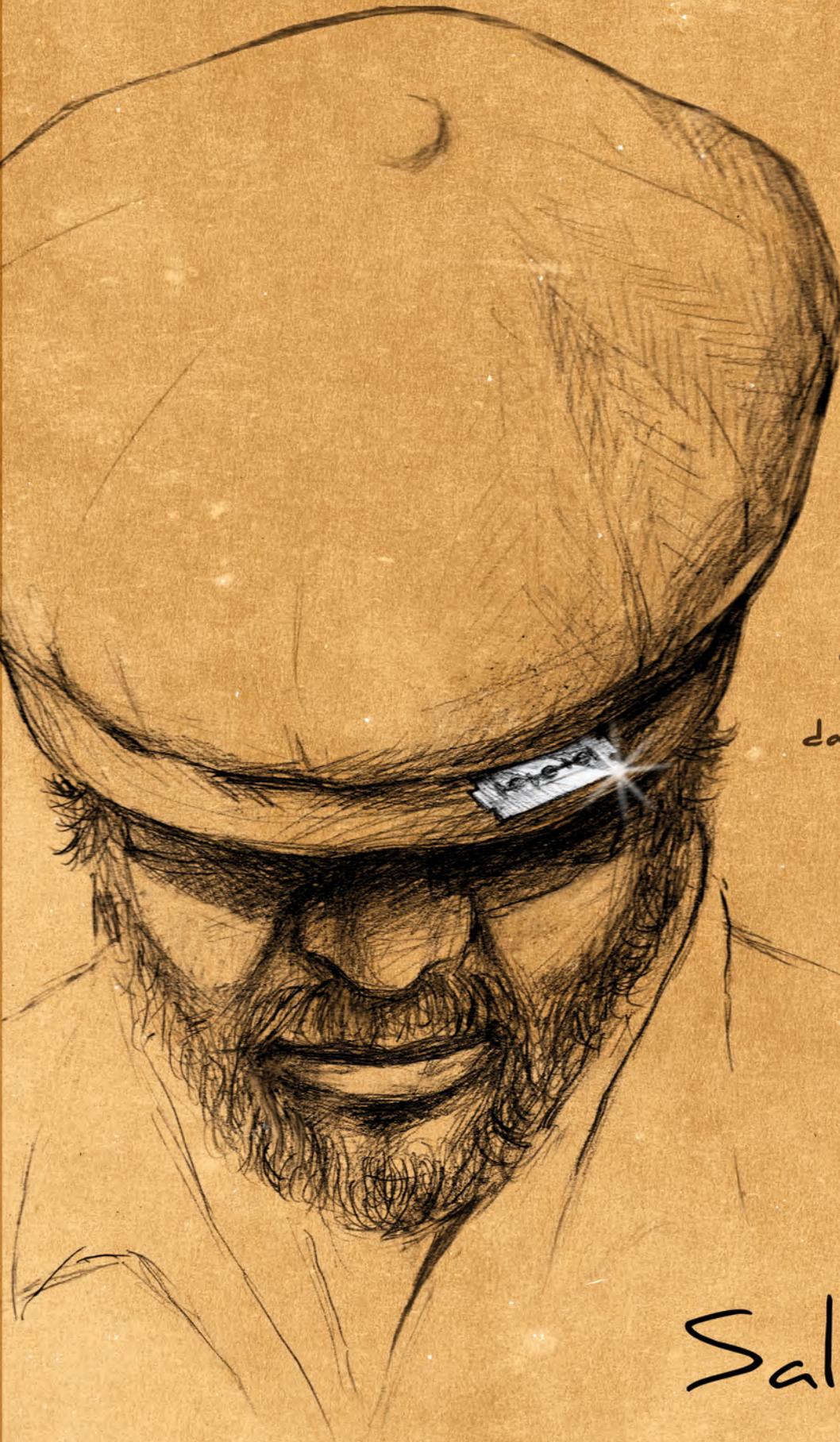


NUMÉRO 41 - JUIN 2015 - 2 EUROS

L'ENVOLEE

POUR EN FINIR AVEC TOUTES LES PRISONS



Les condamnés
à perpétuité
vont trancher
dans le vif du sujet,
voire même tailler
dans le gras du citoyen.

Hafed Benotman

Salut l'ami.



L'ENVOLÉE est un journal trimestriel. Il publie les lettres de prisonniers que nous recevons, des comptes rendus de procès auxquels nous assistons, et des analyses sur la société et ses lois.

Le journal prolonge le travail mené par des émissions de radio indépendantes qui maintiennent un lien entre l'intérieur et l'extérieur des prisons, hors du contrôle de l'administration pénitentiaire.

Le journal est réalisé par des ex-prisonniers ou des proches de prisonniers qui pensent qu'il est primordial de publier des textes venus des prisons et des textes contre les prisons. Les prisonniers décrivent leur quotidien, dénoncent leurs conditions de détention, se battent contre l'enfermement, sans laisser les journalistes, sociologues, militants et autres experts parler à leur place.

Une parole de prisonnier qui sort et attaque l'administration pénitentiaire ou la justice, qui plus est quand cette parole est collective, constitue un acte politique qui dérange l'ordre des choses. *L'Envolée* se veut porte-voix des prisonniers et prisonnières qui luttent contre le sort qui leur est fait ; mais nous ne sommes ni les porte-parole, ni un syndicat de prisonniers. Cela ne nous empêche pas, bien sûr, de soutenir et d'aider des prisonniers qui sont proches de nous ou qui nous demandent d'être solidaires.

Nous faisons le pari que les mots inspirent et nourrissent des luttes contre la justice et l'enfermement. Pour nous, la liberté est un rapport social entre les gens qui se battent ensemble pour la gagner. Le journal s'inscrit dans l'histoire de la critique sociale abordée sous l'angle du droit et de la justice. La prison est le ciment nécessaire à l'État pour permettre au capitalisme de se développer. Prisons et justice servent principalement à enfermer la misère. L'enfermement carcéral joue un rôle social de repoussoir : il produit une peur nécessaire au maintien de cette société.

Ainsi la prison sert aussi à enfermer dehors. Les familles et les proches de prisonniers et de prisonnières le savent bien.

Ce journal existe maintenant depuis plus de quatorze ans malgré les censures de l'administration pénitentiaire, malgré les poursuites récurrentes pour diffamation, malgré nos faibles moyens. Nous ne comptons que sur l'argent des abonnements et des événements que nous organisons pour financer la sortie régulière du journal. N'hésitez pas à écrire, à vous abonner et à abonner des prisonniers en faisant parvenir leur numéro d'écrou (l'abonnement est gratuit pour les prisonniers).

Si vous souhaitez écrire à un prisonnier ou une prisonnière dont vous aurez lu un courrier dans le journal ou sur ce site, nous pouvons vous faire parvenir son numéro d'écrou – si la personne nous a donné son accord pour le faire.

À bas les prisons, toutes les prisons... soyons solidaires des enfermés qui refusent de se résigner, solidaires des familles et des amis qui se démènent tous les jours pour ne pas lâcher face à une machine à broyer.

SOMMAIRE

A ffranchi	p. 5	F antasmés	p. 23
Z onzon	p. 6	G rand	p. 24
E nvolée	p. 7	H aine	p. 25
R acaille	p. 8	J uré	p. 27
T out nu	p. 12	K euf	p. 28
Y oyo	p. 13	L e-mil-lion	p. 29
U ppercut	p. 14	M agis-rats	p. 30
I ronie	p. 16	W oiseau	p. 33
O uille	p. 17	X comme cul	p. 35
P erverse	p. 18	C rouille	p. 35
Q ueue	p. 19	V oleur	p. 38
S tigmates	p. 20	B raqueur	p. 39
D ésobéir	p. 22	N on merci !	p. 39

et quelques nouvelles p. 41

salut l'ami



Le 20 février dernier, Hafed Benotman est mort, emporté par une crise cardiaque. Oh, ce n'était pas la première ; il y a vingt ans, lors d'une première alerte sérieuse à la sinistre centrale de Clairvaux, l'administration pénitentiaire, redoutant une évasion, avait mis deux semaines à réagir avant de l'envoyer à l'hôpital, provoquant ainsi une nécrose qui a fini par avoir raison de son muscle vital. Comme pour beaucoup d'autres prisonniers et prisonnières, ce ne sont pas ses excès, bien au contraire, qui ont provoqué son décès, mais bien les conséquences indélébiles des longues années d'enfermement carcéral. Et la justice française l'aura privé de soins jusqu'à la fin : pas de papiers, pas de sécu... Il n'avait pas le premier sou du pactole nécessaire pour être soigné, il n'avait pas non plus très envie de solliciter ses amis pour payer des sommes inaccessibles. Alors, une ultime attaque l'a fait chuter à la gare Montparnasse, sur un quai de train qu'il devait prendre pour se rendre à une rencontre littéraire, comme il aimait tant le faire.

Depuis longtemps, Hafed jonglait habilement avec ses faiblesses. Quelques mois avant, lors de la précédente mésaventure de son palpitant, il dormait chez lui avec sa compagne ; réveillé par des douleurs à la poitrine, il téléphona au Samu en essayant de ne pas réveiller Francine. Son interlocuteur n'arrivait pas à croire que la personne dont il décrivait le malaise n'était autre que lui-même. Il prépara dans le silence sa valise, et ce sont finalement les pompiers qui réveillèrent sa douce. Et puis, quand on lui demandait « Alors, ça va ? », il répondait inlassablement : « Toujours vivant ! » C'est qu'il l'aimait, la vie, mais pas à n'importe quel prix : sa façon d'être libre était de refuser toute forme de soumission : au travail, à la morale, aux religions, à l'ordre. « C'est drôle de dire qu'on respecte des lois quand on s'y soumet. La soumission serait donc du respect ? Peut-être, mais pas de soi-même... » (*le Philotoon's*). Et aussi celle aux idéologies : Hafed n'était d'aucun groupe, il préférait pouvoir rencontrer à sa guise toutes sortes de personnes, même celles que d'autres auraient refusé, à tort ou à raison, de croiser. Il avait cette faculté rare de faire apparaître ce qu'il y avait de plus intelligent chez ceux avec qui il causait. Il avait été quelque temps ouvreur au cinéma Le Méliès à Montreuil, et il était rare qu'il ne parvienne pas à débaucher un client qui choisissait finalement de passer deux heures avec lui plutôt que de s'enfermer dans la solitude du spectateur. Ses plus grandes aventures, ses plus beaux voyages, c'était la rencontre humaine. Rares sont ceux qui l'ont oublié après avoir passé du temps en sa compagnie.

J'ai « croisé » Hafed pour la première fois par hasard, au fond d'un carton de papiers oublié dans une armoire de la bibliothèque du D4 de Fleury-Mérogis. Je lisais là quelques aphorismes bien grinçants du genre « L'assassin avait le cœur sur la main, mais ce n'était pas le sien », des histoires comme celle du gars qu'un copain vient voir au parloir et qui lui demande de jeter dehors sur le trottoir un crachat qu'il avait conservé dans un mouchoir. Quelques semaines plus tard, en écoutant l'émission *Ras-les-murs*, j'eus la bonne surprise d'entendre sa voix : il venait d'être libéré. Deux mois plus tard, début 2000, je sortais à mon tour, et j'allai immédiatement le trouver. Rapidement, nous avons décidé, Nadia, Francine, Hafed et moi-même (Olivier), de démarrer une nouvelle émission anticarcérale sur FPP, *l'Envolée* et quelques mois plus tard un journal du même nom. Hafed a participé très activement à l'émission jusqu'à son incarcération en 2004 ; il était, parmi toutes les voix, celle du gai savoir, de l'humour, d'une intelligence incisive, sans compromis. Pendant les quatre années qu'il a passées alors à Fresnes, il est devenu LE correspondant du journal. Il nous faisait parvenir des textes que nous faisons paraître dans les numéros suivants. Puis à sa sortie, il s'est éloigné de l'émission de radio, sans jamais l'oublier. Il a consacré plus de temps à participer à des rencontres, des ateliers, des entretiens ; à chaque fois, il dédiait une partie de ses interventions à *l'Envolée*. Hafed est toujours des nôtres.

Hafed était un voleur, il l'a toujours affirmé. Il était aussi écrivain. Et ses dernières années auront été riches en écriture de romans, de nouvelles, de pièces de théâtre, de chansons, de scénarios... Une des dernières fois que je l'ai vu, un peu avant son accident, il m'avait dit malicieusement que l'écriture était comme une malédiction, qu'il n'aurait jamais dû abandonner son premier « métier ». Il adorait jouer avec ce paradoxe. Mais, quoi qu'il ait pu dire lors de son ultime procès, il en avait soupé de la ratière. Il répétait souvent que la seule raison qui pourrait le faire tomber à nouveau serait une aide à évasion. Honnêteté du voleur oblige.

Hafed nous manque déjà. Nous avons perdu un ami, un camarade, un complice... Son esprit aussi vif que malicieux était toujours d'une grande aide pour aborder la période plutôt confuse que nous traversons. Hafed savait s'adresser du fin fond de sa cellule au monde qui se croit libre. Il conjugait un savoir propre aux années 1970, une conscience plus qu'aiguë de la liberté, une pratique illimitée du « ricanement », une générosité propre à ceux qui ont conservé leurs rêves d'enfant. Consolation : même si nous ne pourrions plus boire quelques bières ou verres de vin rouge à la terrasse de ses bistrotts habituels, il nous reste une masse importante d'écrits.

Impossible pour nous de ne pas lui consacrer ce numéro. Comme un voyage. Comme une façon de passer quelques heures avec lui. Il fait intégralement partie de *l'Envolée*. Nous avons choisi de publier des extraits de romans parus (*les Forcenés*, *les Poteaux de torture*, *Marche de nuit sans lune*), d'entretiens (un publié dans *Article 11* en 2008, un autre dans *Mouvements* en 2010, et un entretien enregistré à la rencontre cinématographique de Pézenas en 2013), quelques courriers publiés dans différents numéros de *l'Envolée*, et puis quelques textes inédits.

Détachez vos ceintures
et ciao Beau Mec.



Affranchi

J'ai fait dix-sept ans de prison et comme je dis toujours, avec modération, c'est-à-dire comme l'alcool, en trois fois. Voilà.

Une fois six, une fois neuf et une fois trois. Et comme je suis quelqu'un de... de pas croyant, mais de mystique, le 3, le 6 et le 9 sont des dates importantes dans ma vie.

Parce que je suis né le 3 septembre 1960, donc 3/9/6. Alors je pense que maintenant que j'ai fait ma date de naissance au niveau carcéral, ça devrait être bon.

(ENTRETIEN AU FESTIVAL DE PEZENAS, 2013)

Je suis né le 3 septembre 1960, français musulman d'Algérie. L'Algérie était alors française. Sauf que les autochtones et les Arabes étaient considérés comme des sujets français et non pas comme des citoyens français. Quand en 1962, il y a eu les accords d'Évian, les Algériens ont évidemment opté pour la nationalité algérienne. Les autres ont demandé une intégration à la nationalité française afin de devenir citoyens français. Lorsqu'en 1962, mes parents ont opté pour la nationalité algérienne, nous étions dans le mythe du retour au pays. C'est ainsi que leurs enfants sont d'office devenus algériens. Mon casier judiciaire remonte à l'âge de 15 ans. J'étais très jeune et la première fois que j'ai été incarcéré, j'avais 16 ans. Je ne pouvais donc plus opter pour l'intégration à la nationalité française puisque c'est impossible avec un casier judiciaire. Beaucoup de familles explosaient à ce moment-là. Si en 1976 j'avais dit à mes parents que je voulais devenir français, cela équivalait à dire en 1946 à une famille française que l'on voulait devenir allemand. J'étais néanmoins, à cette époque-là, non expulsable puisque le droit du sol existait. Et lorsqu'en 1994, Charles Pasqua l'a transformé, je suis devenu ce qu'on appelle un double peine. J'encourais donc, à partir de 1994, des risques d'expulsion. Sauf qu'il y avait la Convention européenne des droits de l'homme, avec notamment les articles 6 et 8 permettant à tous les expulsés nés sur le territoire français de demander un recours débouchant sur une condamnation de la France. Même si ça prenait trois, quatre ou cinq ans, de nombreux ressortissants renvoyés dans leur pays d'origine entamaient la procédure. La France était ainsi dans l'obligation non seulement de faire revenir les personnes mais de les dédommager financièrement. Le nombre de condamnations de la France l'avait placée au même niveau que la Turquie.

Sarkozy a voulu réformer la double peine, tout en maintenant qu'il ne s'agissait en aucun cas de l'abolir. En clair, ça signifie que l'on n'expulse plus les personnes inexpulsables et que les condamnations morales de la France sont en baisse. Alors même qu'ordre est donné aux préfetures de ne pas remettre de papiers. De toute façon, lorsqu'elles en remettaient, ceux-ci n'étaient pas valables plus de trois mois et portaient la mention : « N'autorise pas son titulaire à travailler ». Ce qui fait que délinquants et criminels, qu'ils soient amateurs, cas sociaux ou professionnels, se sont retrouvés dans l'incapacité, à leur sortie de prison, de louer un appartement, d'avoir un compte bancaire et de travailler légalement. Cela signifiait forcément le travail au noir et la mise en esclavage au service de patrons pas toujours corrects. Je suis encore aujourd'hui, en 2010, sans aucun papier d'identité. Alors je pratique la guérilla sociale. J'ai ouvert un petit commerce avec un réseau d'amis qui, même s'ils ne sont pas fortunés, m'aident. Ce sont la fraternité et l'amitié qui me sauvent. Quelqu'un qui n'a pas eu la même chance que moi est irrémédiablement poussé à la récidive. Bien que toujours sans papiers, je reste inexpulsable. Alors on m'étrangle socialement en m'empêchant de me réinsérer. Tout ce que le système me propose, c'est un recyclage perpétuel comme prisonnier. [...] La prison a commencé par une part égale de chance et de malchance : la chance d'avoir été élevé dans un quartier culturellement et économiquement riche, à savoir le VI^e arrondissement de Paris, à une époque où il n'y avait encore ni le boom intellectuel de Saint-Germain des Prés, ni le boom économique de la construction de la tour Montparnasse. C'était le Quartier latin, avec beaucoup d'artisans, de petits fonctionnaires et de petits commerçants. Lorsqu'il y a eu cette explosion culturelle et économique des VI^e

et XIV^e arrondissements, nous n'avions plus les moyens d'y vivre. Mon père était ouvrier et nous avons tous, mes parents, mes frères et mes sœurs, été dépassés. Mon père s'est accroché et nous a serré la ceinture, en commençant par lui-même. Je me suis finalement trouvé distancé par mes camarades de classe qui, eux, étaient quasiment tous issus de milieux bourgeois. Je dois également souligner que dans notre immeuble, nous étions la seule famille maghrébine ouvrière, les autres familles étant quasiment toutes françaises ou européennes, notamment espagnoles ou portugaises. Nous avons donc gagné ce loto social qui consistait à être logés dans une HLM à Paris. Notre famille a été tirée au sort : deux parents algériens immigrés, avec seulement quatre enfants.

Nous avons servi de caution et d'alibi à toute cette barre d'immeuble située en plein cœur du VI^e arrondissement. Cette distinction sociale avec mes camarades, et cette comparaison, ont fait que très tôt dans l'enfance je me suis fait voleur. Ce n'est pas une histoire de délinquance. L'une de mes sœurs est devenue avocate, mon frère a fait de la mise en scène au théâtre, mon autre sœur a épousé un banquier. J'avais donc toutes les cartes en main pour arriver à quelque chose, à condition d'accepter la pauvreté. Or, très tôt, je ne l'ai pas acceptée. Je suis devenu voleur et commerçant. Tout ce que je volais, je le revendais à mes camarades de classe plus fortunés, puisqu'ils avaient de l'argent de poche. Je ne peux donc pas me considérer comme une victime sociale. Le mot « délinquant » porte en lui l'idée d'une victimisation, celui de voleur un peu plus de révolte et de choix.

(ENTRETIEN DANS *MOUVEMENT*, 2010)



Zonzon

Le prisonnier (la prisonnière) devient cette poupée russe où les uns s'enferment dans les autres à l'infini, le prisonnier (la prisonnière) porte en lui (elle) le conjoint qui lui-même renferme en son creux la multitude familiale et relationnelle – femme, parents, ami(e)s – jusqu'aux enfants bien plus mis au silence qu'au secret. Cette poupée gigogne et statufiée, que l'on visite au parloir et, comme dirait l'autre, dont les lèvres sont excisées du jouir de la parole. La parole surveillée par l'administration pénitentiaire et autocensurée par le prisonnier (la prisonnière) et le visiteur, comme par crainte de lapsus plus que révélateur. Celui (celle) qui dit avoue la trahison ou la tromperie, l'abandon, la désertion, la souffrance et l'espoir. Ne serait-ce qu'en posant la terrible question de savoir si le prisonnier (la prisonnière) doit enfermer l'autre, celui (celle) qui est dehors, dans l'histoire de son crime ou délit.

(PRÉFACE DES *DÉTENUS ET LEURS PROCHES*, G. RICORDEAU)

Je fais souvent le lien entre un prisonnier et un SDF. Un SDF qui vit dans la rue et qui est dans un carton, pour moi c'est un prisonnier. Donc l'enfermement, je ne le relie pas à l'architecture carcérale. Il n'y aurait pas beaucoup d'enfermement. Le pire c'est celui qui est à l'extérieur, parce que quand on est à l'intérieur, on a toujours la possibilité, la liberté de dire non. On peut scier un barreau, on peut creuser un tunnel, mais quand on est enfermé à l'extérieur, il n'y a pas de

barreaux, il n'y a pas de murs, et c'est très dur de s'évader. Donc je préfère la prison en dur à la prison extérieure – ce que j'appelle le « cinquième mur ». Car j'ai été enfermé entre quatre murs pendant dix-sept ans, en trois fois, et quand je suis sorti, dehors, souvent j'ai été confronté à ce cinquième mur, qui, lui... si on ne le voit pas, parce que c'est un mur invisible et un mur porteur...

Si on ne le voit pas, c'est très dur de lutter contre.

(ENTRETIEN AU FESTIVAL DE PEZENAS, 2013)

En prison, tout passe par l'écrit. Si vous voulez voir un médecin, il faut lui écrire. Si vous voulez voir le surveillant, il faut lui écrire. Si vous voulez voir le juge, il faut lui écrire. Il faut écrire à tout le monde. Celui qui, à l'intérieur de la prison, ne sait ni lire ni écrire a vraiment un handicap social grave. Il est obligé de se mettre sur une liste d'attente jusqu'à ce que l'écrivain public l'appelle. Quand il a une urgence, il doit demander aux copains. Mais c'est toujours difficile de demander à un autre prisonnier d'écrire une lettre parce qu'il entre dans votre intimité. Vous ne

pouvez pas être certain qu'il ne va pas le répéter ailleurs. Il y a aussi des pièges terribles, un prisonnier peut par exemple prendre les adresses d'un autre prisonnier, et à sa sortie, aller voir sa famille en prétendant qu'on l'envoie demander de l'argent parce que leur fils qui est en prison en a besoin, ou bien aller consoler l'épouse. Il y a des monstruosité de ce type où l'amitié est complètement galvaudée.

Il est très difficile pour un prisonnier de faire confiance à un autre prisonnier.

(ENTRETIEN DANS *MOUVEMENT*, 2010)

Je fais une différence entre prisonnier et détenu.
On détient un objet et on emprisonne une personne.



L'Envolée
a été créée
en 2001.

*Le Canard
enchaîné* a fait

un dossier sur la censure et décrété que notre journal était le plus censuré de France, voire d'Europe. Pendant le dernier procès que nous avons eu pour diffamation, le président du tribunal correctionnel de Beauvais a osé dire : « Les faits dénoncés dans *L'Envolée* sont avérés mais mal formulés. » Nous avons reçu une condamnation. L'aventure de *L'Envolée* a commencé de manière radiophonique. Je correspondais de l'intérieur de la prison avec une radio anarchiste, *Radio Libertaire*. Ça a duré pendant des années. J'envoyais des textes qui n'étaient pas des témoignages mais des opinions. Je fais une grande différence entre le témoignage et l'opinion. Les victimes témoignent et les politiques donnent leur opinion. J'estime avoir moi aussi le droit de donner mon opinion sans être obligé de témoigner. Puis nous avons fait une année à *Radio Libertaire*. Un ami, qui avait entendu parler de moi dans les prisons françaises, m'a rejoint et nous avons décidé de créer *L'Envolée*. C'était un hommage à Serge Coustel qui est le premier en France à avoir fait

Envolée

évasion ses amis par hélicoptère. Le générique de notre émission, c'est le son d'un hélicoptère au décollage. *L'Envolée* est sur Fréquence Paris plurielle tous les vendredis. Nous nous sommes aperçus que nous touchions Paris, la grande couronne de la région parisienne mais pas la province. Francine, mon actuelle épouse et compagne, a alors suggéré que pour toucher la province, ce serait bien de créer un journal. Et c'est ce que nous avons fait afin de diffuser à Marseille et dans toutes les autres villes de France qui n'étaient pas à l'écoute. Les prisonniers qui à Paris ou en grande couronne étaient nos auditeurs ne pouvaient plus capter l'émission dès qu'ils étaient transférés. C'est aussi un peu à leur demande qu'on a créé ce journal. On a commencé à avoir des abonnés à l'intérieur de la prison. Notre problème, c'est que l'administration pénitentiaire refusait de donner le journal gratuitement alors que normalement, pour les prisonniers, il est gratuit. Je fais une différence entre prisonnier et détenu. On détient un objet et on emprisonne une personne. Les politiques détestent que l'on utilise le mot « prisonnier », ça leur rappelle trop franchement le prisonnier de guerre ou le prisonnier politique.

Notre journal porte en quatrième de couverture l'article du code de procédure pénale qui interdit

à l'administration pénitentiaire de le censurer. Dans la mesure où il n'est pas censuré à l'extérieur, il ne peut être censuré à l'intérieur. Seul un journal censuré au dehors peut l'être au-dedans. Mais l'autorité de la prison a trouvé un système vicieux. Elle ne dit pas que le journal est censuré. Elle dit qu'il est simplement retenu et remis plus tard aux prisonnières et aux prisonniers abonné-e-s. Elle le dépose dans ce qu'on appelle « la fouille ». Lorsqu'on est arrêté et que l'on arrive en prison, on nous prend notre téléphone portable, nos clefs, nos papiers d'identité. Tout ça est entreposé dans un endroit que l'on appelle « la fouille » dans de grandes enveloppes et de petites valises noires en carton, et on retrouve ses affaires à la sortie. Mais on n'y a pas accès pendant la détention. Ce qui fait que lorsque les prisonniers sortiront, ils auront 20 ou 30 numéros de *l'Envolée* dans leurs bagages.

À part ça, tous les autres journaux sont en vente sur les bons de cantine ou par abonnement. On peut avoir tous les journaux. À la prison de la Santé, il y a déjà eu une très forte protestation parce que la direction pénitentiaire avait osé mettre *Minute* sur les bons de cantine. Les prisonniers ont dit : « si vous mettez *Minute* sur les bons de cantine, mettez-y donc aussi *l'Envolée*. » Résultat : *Minute* n'a jamais été sur les bons, pas plus que *l'Envolée*. Par contre, lorsque j'étais incarcéré, on me donnait *l'Envolée*. Pour moi, le journal n'était pas mis à la fouille. Il y a des prisonniers qui sont les bêtes noires de l'administration, pas tant parce qu'ils sont dangereux que parce qu'on les considère comme revendicatifs et procéduriers. Ils savaient que j'irais au tribunal administratif et que je les emmerderais un maximum. C'est aussi ce qui m'a valu de ne jamais obtenir d'aménagement de peine.

(ENTRETIEN DANS *MOUVEMENT*, 2010)



Racaille

Il semblerait que le mot « racaille »⁽¹⁾ ne soit pas une insulte mais un mot cru anobli par la grâce du langage populaire. Il semblerait aussi que 5 % des effectifs de police – dixit un ponte du syndicalisme policier – soient à mettre sous caution au prétexte qu'ils ne seraient pas très bien formés et auraient des idées très « basses-[œuvres] de plafond ». Je peux donc dire sans laisser prise à l'outrage que M. Sarkozy devrait peut-être passer au Kärcher ces 5 % de racaille policière.

Dans les merdias, 5 % de la racaille journalistique invitant 5 % de la racaille politique (toujours les mêmes invités), nous entendons que les communautés juive et chrétienne favorisent le dialogue avec l'État lorsque des cimetières ou des lieux de culte sont profanés, alors que la communauté jeuno-maghrébo-musulmane, elle, brûle, casse et tire à balles réelles. La différence entre un tag sur le mur d'un lieu de culte et la mort d'un enfant où la police est en cause ne semble pas flagrante à toutes et tous ? Ben non, alors y faut demander un permis de visite à l'autorité et attendre qu'elle accorde un parloir avec Sarkozy.

D'ailleurs, que revendique la provenance de ces tirs ?⁽²⁾

- La nostalgie d'un fonctionnaire de police à la retraite qui rêve de mettre le feu aux poudres : tapez 1.
- La manipulation d'un militant FN partisan de l'autodéfense qui rêve de jeter de l'huile sur le feu (l'extrême-droite étant sur place) : tapez 2.
- Un jeune délinquant de la cité qui a les moyens financiers de « griller » (eh oui, il doit la jeter après) une arme à feu parce qu'il en a tout un stock et qu'il rêve de faire un carton sur un car de CRS en faisant bien attention de toucher le haut du car (2m50, bien au-dessus des têtes casquées) : tapez 3.

Nous avons vu grâce aux courageux journalistes – grands géants immenses reporters de guerre – un jeune masqué ouvrir le feu face caméra à une cinquantaine de mètres. Les journalistes nous ont dit que ce « jeune » de banlieue masqué au milieu d'un groupe masqué aussi, et le tout très éloigné, avait ouvert le feu, preuve imagée à l'appui. Diable ! Le journaliste est resté debout face à ce tir ! Comment pouvait-il reconnaître d'aussi loin un jeune masqué, et comment foutre savait-il qu'il pouvait continuer

A chasser les enfants de leurs plus beaux rêves d'enfance.
Nous les hébergerons dans nos pires cauchemars d'adultes.

à tourner dans sa ligne de mire sans craindre pour sa vie ? Serait-ce dû au fait qu'il savait avoir affaire à un tir de pistolet d'alarme à gaz ou à grenaille, et donc inoffensif à plus d'un mètre de distance.

Si vous avez la bonne réponse :
tapez-vous le cul par terre !

Pourquoi ? Parce que dans la même nuit, la balistique a été faite et la trajectoire du tir repérée. Pourquoi les médias et les porte-parole policiers n'en disent rien ? Ben, parce que ça ne les arrange pas de dire d'où provenait le tir, et de quelle arme, because c'est la criminelle qui se charge de ce genre de choses, pas le 5 % de racaille policière, et la brigade criminelle – narcissique et imbue de son statut et de son aura – n'aime pas trop baratiner : d'où le malheur pour Patrick Dils d'avoir été interrogé et mis à table par une racaille de commissaire de quartier. Si la police ne nous dit rien de l'auteur du tir à balles réelles, c'est que soit l'enquête est en cours, soit ils ont arrêté un malade mental, soit ils sont remontés à l'origine du tir et ils n'ont pas trouvé ce qu'ils voulaient (un jeune beur-black à casquette ?) mais autre chose (un vieil alcoolo-gaulois à calvitie ?).

Et cet homme tué par un jeune « sous les yeux de sa femme et de son enfant »⁽³⁾ que les médias nous mettent en parallèle avec la mort des deux gosses de « Cliché-sous-Bois » (de justice). Quel rapport entre ces deux affaires ? Eh bien, le meurtrier présumé arrêté par la brigade criminelle dépêchée sur les lieux risque une peine de vingt ans à la perpétuité tandis que les policiers présumés racailles sont dans l'impunité totale comme l'ont été les meurtriers de Malik Oussékine et compagnie. Il y a là une différence fondamentale, tout de même. Perpète pour les uns et pépète pour les autres.

Sur le mouvement insurrectionnel de la jeunesse des ghettos, on nous dit que la police est là pour combattre la drogue, etc. Ah bon ? Je croyais que pour les hold-up, c'étaient les grosses brigades de répression du banditisme ; pour les homicides, la brigade criminelle, et pour le trafic de came, la brigade des stupéfiants. J'apprends tout ébahi que non, ce sont les supermen de la BAC qui sont en charge de tout ça ! En fait, la BRB, la BRI et autres groupes d'intervention sont là pour assurer la paix sociale, la sécurité des ouvriers entre l'aller vers le néo-esclavagisme et le retour à la bergerie ; c'est les gars de la BAC qui se chargent de la grande criminalité et du terrorisme. Ouais, ouais, les RG sont consignés à entendre les doléances concernant les

incivilités, les scènes de ménage et les conduites en état d'ivresse.

Bref, on pourrait se passer du quai des Orfèvres qui traque les serial killers, mais pas du tout de ce rempart contre la barbarie organisée que sont les Playmobil qui font croire qu'ils sont affectés à la circulation alors qu'en vérité, ils sont en planque aux carrefours parce qu'y paraît que Ben Laden s'est déguisé en jeune des cités, qu'il est surarmé et qu'il fume un pétard pour faire croire qu'il est pas moslem.

Continuons de voir un peu les débats de la France d'en haut.

Ce que ces x % de racailles – toutes tendances confondues – oublient de dire dans le cas de Clichy-sous-Bois, c'est que la police a fait une chasse à l'enfant et que le résultat de cette chasse se solde par la mort de deux gosses électrocutés⁽⁴⁾... – pas par des tasers ; pour ça, il faut attendre la prochaine bavure. Patience.

Pourquoi diable des enfants fuiraient-ils devant la police républicaine ? Celle qui n'a jamais payé, même pas moralement, pas plus pour les rafles contre les Juifs que pour les ratonnades, et encore moins pour avoir ouvert le feu à balles réelles sur le monde ouvrier ; encore et toujours la flicaille disséminée, pire que poux et morbacs, comme parmi les poilus de 14-18, pour arrêter les soldats appelant à la mutinerie, ces bourres qui ne montaient jamais au front mais faisaient leur sale boulot pour que les autres y aillent. Pourquoi diable ces gosses ne font-ils pas confiance aux interpellations ? Y aurait-il un contentieux historique et social ?

Peut-être parce qu'ils n'étaient pas équipés de caméscopes pour filmer le contrôle identitaire ? Peut-être ont-ils couru chercher une caméra ? Les procès à la chaîne, en comparution immédiate, montrent parfaitement que la magistrature et la police sont bien les mêmes chiens bouffant à la gamelle du pouvoir. D'ailleurs, pour mémoire, lorsque nous entendons les 5 % de racaille de magist-rats et magistrates, nous apprenons à notre grand étonnement que les policiers qui ont envoyé en toute conscience une innocente adolescente en prison et qui ont en toute impunité fourvoyé la justice ne sont pas aujourd'hui à faire la queue au guichet de l'ANPE. Serait-ce le même genre de racaille policière qui a jeté une grenade lacrymogène dans un lieu de culte et de prière ? Si cette malencontreuse grenade⁽⁵⁾ avait atterri dans un commissariat, l'incident serait qualifié d'attentat

Et dans tout ça, la vraie question est de savoir si la Chasse à l'enfant est toujours ouverte ?

et la grenade lacrymogène d'engin explosif mettant en danger la vie d'autrui au cas où quelqu'un la prenne en pleine gueule. Le vocabulaire des 5 % de racaille grammairienne ne devrait-il pas se pencher sur la terminologie ?

Pour en revenir à la racaille délinquante, trafiquante et mafieuse, je m'étonne que les trafiquants – qui sont des commerçants illégaux – prennent le risque d'aller nuitamment dans les rues brûler des voitures et tirer des boules de pétanque au plus près des cochonnets policiers ? Oui, je m'étonne, car tous les trafiquants, délinquants, truands, gangsters que je connais aiment la paix dans leur quartier – les émeutes sont mauvaises pour le business. Donc, sachant cela, il me paraît évident que ces messieurs et jeunes hommes sont chez eux et ne bougent pas en attendant que tout se calme et que le commerce puisse reprendre ses droits. Un commerçant, même trafiquant une marchandise illégale, ne veut que le calme afin que son commerce prospère.

Alors qui sont ces délinquants qui nous font croire que leur haine est de la révolte et le bordel primaire une insurrection ?

Des ados qui ne veulent pas aller au parloir voir leurs petits frères incarcérés à 13 ans ?

Des ados qui ne veulent pas brûler des voitures dans leur quartier mais qui ne peuvent pas venir brûler des voitures à Paris à cause du bracelet électronique géant que sont les gares RER, infranchissables pour eux ?

Quels sont donc ces jeunes que la police n'a pas contrôlés et filtrés aux stations RER lors des manifestations lycéennes afin qu'ils puissent venir casser les revendications étudiantes et dépouiller les lycéens et les lycéennes de leurs portables et autres 20 euros d'argent de poche sous l'œil paternaliste de la police ne bougeant pas ⁽⁶⁾ ?

Moi je pas bien comprends tout ça ! Alors j'ai posé la question à un jeune défavorisé des quartiers dits difficiles du ghetto de la cité au chômage qui tremble dans l'insécurité quotidienne de l'incivilité.

– *Question : Mouloud...*

– Réponse : J'm'appelle pas Mouloud moi ! Mon nom c'est Benjamin à l'état-civil, que mon père y m'a appelé comme ça pour que je sois intégré dès la naissance à l'état-civil, avant l'état pénal !

– *Question : Bin-jamin, donc, pourquoi tu brûles la voiture de ton voisin ?*

– Réponse : Ben parce qu'elle pourrait sur place

passque mon daron, y doit toujours choisir entre mettre de l'essence d'Elf ou payer les PV des flics et il a jamais les thunes pour faire les deux, ta race !

– *Question : Pourquoi tu brûles ton lieu de travail ?*

– Réponse : J'ai pas brûlé mon lieu de travail, d'où t'as vu que j'ai mis le feu à l'ANPE ? Ta mère !

– *Question : En brûlant tout sur ton passage, tu te rends compte que tu grilles tes chances égalitaires d'être un jour Zidane ou Azouz Begag !*

– Réponse : Moi quand je fous le feu ça fait d'la lumière et j'y vois plus clair ! Et pis c'est Paris qu'a donné l'exemple quand y a eu le feu dans les hôtels à 1 500 euros mensuels la chambre pourrie, insalubre et inflammable. Tout l'État il a fait comme si c'est pas grave passque les enfants cramés y-z-avaient pas les papiers ; donc nous, on fout le feu aux voitures sans papiers. Et puis Prométhée, il a donné le feu aux humains de la terre d'en bas en disant merde aux dieux de l'Olympe d'en haut. La v'là la vraie culture ; quant à Zinedine, y s'est si bien intégré qu'y l'ont appelé Zizou, synonyme de zob, quéquette, bref comme tête de nœud, Popol, quoi.

Et dans tout ça, la vraie question est de savoir si la Chasse à l'enfant est toujours ouverte ?

La lutte du ghetto des banlieues françaises est devenue – par voie de presse – internationale ; et c'est une bonne chose que les Afro-Américano-Indiens sachent que le pays des droits de l'homme n'est pas celui des devoirs de l'État envers les peuples, cet État qui cumule la bêtise et la connerie avec cette loi raciale de 1955 marquant la répression du tout début de la guerre d'Algérie ⁽⁷⁾. Les parents des jeunes vont être ravis de cette invitation-souvenir à rejoindre leurs gosses dans les rues. Avec cette autre loi votée qui fait que l'éducation nationale doit donner à mâcher le foin des bienfaits de la colonisation et de l'apartheid (les plages d'Algérie pancartées « interdit aux chiens et aux Algériens ») copié par l'Afrique du Sud par la suite, il ne faut pas s'étonner que des écoles maternelles brûlent, puisque c'est dans l'école des tout-petits que commence le dressage étatique qui conduit au ghetto social. Heureusement pour l'État que les jeunes des banlieues ne font pas (encore) le lien entre la banlieue, les hôtels insalubres et la police marocaine – néo-harkis, volontaires cette fois, au service de l'Occident – qui tue physiquement, moralement, psychologiquement les Africains clandestins qui veulent juste traverser le Maroc sans s'y attarder pour venir crever dignement au paradis

de l'Europe bien contente des services de son cerbère marocain. Quand tous ces liens seront faits, je souhaite bien du plaisir aux forces de l'ordre, et surtout au bruit de bottes de l'armée. En baskets et tennis, on se déplace sans bruit... Ce qui commence aujourd'hui est un échantillon de ce qui va se produire, structuré cette fois, dans les dix ans à venir – en incluant les présidentielles de 2007.

A propos de racailles, ici, en prison, on commence à recevoir 5 % de surveillants racailles issus des banlieues-ghettos, et je vous jure que ça fait bizarre de les entendre nous donner des ordres et des consignes avec l'accent rap-ta mère ; et c'est bizarre, car dans le regard de ces jeunes surveillants, il y a comme de la honte... Ouf, ils ne sont pas encore tout à fait perdus, et j'espère qu'ils auront la bonne idée d'arrondir leurs fins de mois. Info : dans la soirée du 7 novembre, vers 19 heures, nous avons perçu une sympathique voix portée par un mégaphone invitant les taulards à rejoindre le mouvement des banlieues. Merci à celui ou celle qui est venu nous faire un « coucou » ; et merci à lui de bien articuler à la prochaine tentative de parler sauvagement collectif. La deuxième division est au milieu des deux autres, et il y a beaucoup de grosses peines et d'anciens zonzonneux ; on est un peu durs d'oreille, mais prêts à se prendre en main – hé hé hé – pour la révolution avec les jeunes des banlieues et les automômes – petits bourgeois des quartiers chics complexés de l'être. L'An-volé voulait faire un numéro sur la jeunesse ? Ben en voilà un morceau.

Les enfants de 14 ans en difficultés multiples pourront sortir de prison à 13 ans et 364 jours pour devenir apprenti-esclaves en conditionnelle le jour de leur anniversaire...

Hafed, Maison d'arrêt de Fresnes
(LETTRE À L'ENVOLEE, FÉVRIER 2006)

Salir la mémoire
de la police française,
c'est la décrasser
de ses amnésies.

Notes

1/ Le 25 octobre 2005, en visite sur la dalle d'Argenteuil (Val-d'Oise), le ministre de l'intérieur et candidat à la présidence Sarkozy lance à une habitante : « Vous en avez assez, de cette bande de racailles ? Eh bien on va vous en débarasser ! », déclenchant une polémique qui l'enchanté.

2/ Le 9 novembre 2005, six personnes sont arrêtées, accusées d'avoir tiré à la grenaille sur un camion de CRS à Grigny trois jours plus tôt.

3/ Le 27 octobre 2005, alors qu'il prend une photo d'un lampadaire un homme est pris à partie par des jeunes gens dans une rue d'Epinais-sur-Seine et trouve la mort à l'issue de cette altercation. Toutes sortes de sources orientées voudront établir un lien entre ces faits et l'explosion des émeutes consécutives à la mort de Zyed et Bouna.

4/ Sarkozy exclut immédiatement toute responsabilité policière dans la mort de Zyed et Bouna en niant que les flics aient poursuivi les gamins, et il leur impute une tentative de cambriolage. L'IGPN ne suspend même pas les deux flics (ni aucun autre impliqué dans la poursuite, d'ailleurs). Le 8 février 2007 deux des flics sont mis en examen pour non-assistance à personne en danger. Après bien des tergiversations judiciaires, les deux cogens finissent par passer en procès – délocalisé – au tribunal de Rennes en mars 2015.

Le 18 mai 2015, la relaxe est prononcée.

5/ Le 27 octobre 2005, alors que l'agitation consécutive à la mort de Zyed et Bouna commence à gagner Clichy-sous-bois, des flics balancent une grenade lacrymo qui atterrit dans une salle de prière en plein ramadan.

6/ De décembre 2004 à avril 2005, un important mouvement lycéen combat la loi Fillon sur l'éducation.

7/ Le 8 novembre 2005, le gouvernement proclame l'état d'urgence dans 25 départements en application de la loi N° 55-385 du 3 avril 1955. Cette loi votée par le président René Coty en pleine guerre d'Algérie définit l'état d'urgence et en déclare la mise en application immédiate dans les territoires insurgés : assignations à résidence, couvre-feu, interdictions de rassemblement, fermetures de lieux de réunion publique, interdictions de circulation et de séjour pour les personnes, extension du pouvoir de censure de la presse...



Tout nu

Il m'est de plus en plus difficile de parler de la prison car je n'ai pas été au cœur de la prison, là où ils tuent les hommes : les quartiers d'isolement ! Qu'est-ce que c'est ?

Ce sont des quartiers de la mort (et j'ai pesé mes mots), là où le système ne fait plus de quartier ! Le couloir de la mort est un

couloir dont la porte ne s'ouvre même plus sur la mort biologique mais sur un enfer légal, codifié. Le pire des enfers puisqu'au-delà de la damnation et en deçà de la rédemption il n'y a aucun espoir d'innocence, comprendre d'enfance ! L'État infantilise dans le seul but de commettre ensuite le crime d'infanticide ! La nourriture ancestrale de tous les Molochs, qu'ils soient religieux ou non. L'exécution de l'enfance fait bander les puissants depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Les isolés sont transférés les yeux bandés ! Entendez bien cela : les yeux bandés comme la justice ! Cette salope s'est incarnée dans l'homme isolé, a fait de lui son domicile, elle habite l'homme comme n'importe quel démon de merdique théologie. L'isolé ne pense qu'à ça, ne vit que par ça, ne souffre que par ça : la justice, et ce qu'elle lui fait subir dans la peur et la solitude. Il ne peut y avoir d'autre exorcisme social qu'une révolution humaine.

Pourquoi bander les yeux de Ferrara ou de Bonnal alors qu'ils sont transférés, extraits par des hommes cagoulés ? Pourquoi ? Parce qu'on bande les yeux des condamnés à mort. Symboliquement, il y a là une exécution réelle et concrète. Une façon de leur dire qu'ils ne verront rien venir. Du sadisme d'État à l'état pur.

Pourquoi les mettre dans le noir lorsqu'ils sont déplacés ? Il s'agit bien de cela, les plonger dans le noir et non plus de je ne sais quelle mesure de sécurité. Et de quoi les enfants ont peur ? Du noir !

Pourquoi ? Parce qu'ils y voient des monstres. Si demain, l'État pouvait créer une machine de science-fiction, pour extirper des années de vie aux condamnés afin de les ajouter à la leur, ils le feraient sans hésiter. D'ailleurs ce n'est pas tant de la science-fiction puisqu'en Chine ils prélèvent les organes des condamnés à mort pour les greffer et cela revient à faire mourir les uns pour prolonger la vie des autres ! Et de quels autres si ce n'est ceux qui ont les moyens de se payer cash un organe ? Le temps de vie pris aux prisonniers les rend de plus en plus puissants. Ce serait bien de réflé-

chir à ce genre de chose et de voir vraiment leurs vraies gueules de vampire !

Lorsque je dis qu'il m'est de plus en plus difficile de parler de la prison, c'est à cause de ce sentiment d'être privilégié. La prison que je vis me paraît très soft en comparaison de ce que je sais sur le cœur de la prison, les quartiers d'isolement (QI), et lorsque je regarde mes codétenus, je sais qu'ils ne savent pas ou n'ont pas conscience de ce qui se passe dans les QI. Pour eux c'est abstrait et ils le nient presque en disant que ça n'existe pas.

Pourquoi ? Parce que, je crois, ils ne supportent pas d'imaginer qu'il y a pire que ce qu'ils vivent dans le même lieu, mais dans une sorte de monde parallèle. D'où l'existence du mitard. Ils pensent que la dureté de la prison s'arrête au mitard. Alors leur parler d'un au-delà du mitard, leur dire ce que je sais sur le cœur de la prison, les QI. Et lorsque je cherche à les convaincre que le mitard n'est qu'un sas qui ouvre sur pire, l'isolement, ça les dépasse. Il n'y croient pas. Nous sommes 1 500 prisonniers, et combien entendent la phrase de Ferrara qui dit : « Je suis isolé des isolés mêmes. » Comment visualiser la réalité de cette phrase ? Ils n'y arrivent pas, alors ils préfèrent penser que ça n'existe pas. C'est pourquoi, aussi, la « masse » carcérale ne bouge pas. L'inconscient collectif a peur de cette réalité à laquelle il n'a pas été confronté.

Au sujet des moyens de lutte contre les QI pour les mois à venir, j'ai une idée qui pourrait mettre une merde phénoménale. Mais elle est tellement zarbi que je me demande si les hommes pourraient la mettre en application ? Ou plutôt, s'ils oseraient le faire. La plupart des garçons dans les QI sont prévenus, et de ce fait, se déplacent vers les tribunaux. Il faudrait réfléchir donc (je dis réfléchir alors que j'ai envie d'écrire agir) à une grève des vêtements. Puisqu'ils considèrent les prisonniers comme des animaux, qu'ils nous mettent à poil pour un oui ou un non, pourquoi rester habillés ? Imaginons une grève des vêtements. A poil dans les cellules, à poil pour aller aux douches, au parloir avocat, etc. Ok, ils vont faire sauter les parloirs, mais les extractions ? Eh oui. Demande de mise en liberté provisoire suivie d'appel avec demande à comparaître: les voilà dans un pataquès d'un autre monde, et cela sans violence ! On

peut même se réclamer naturiste comme d'autres se disent végétariens. C'est une idée, discutons-en. Elle m'est venue en voyant les gars aux douches, beaucoup se lavent en gardant leur slip (dommages collatéraux de la pression islamiste) alors qu'ils se mettent nus devant les matons pour les fouilles. Qu'est-ce que c'est que ces pudeurs pseudo-respectueuses dans des cabines de douches individuelles où pour voir le cul du voisin il faut vraiment entrer sous la douche, et cette soumission de la pudeur face à un maton qui dit : « Allez mon gars, tourne-toi et lève la plante des pieds ! »

Bref, voilà un peu un bout de gamberge.

(LETTRE À L'ENVOLEE, 2005)



Yoyo

Parmi les affranchis de l'époque, il y avait beaucoup de politiques, c'était les années 1968, etc.

Et on avait un très très gros atout, c'est que l'extérieur suivait la prison, avec Foucault, avec le CAP, avec tout l'historique de la mémoire carcérale. Donc moi j'arrive dans une prison qui ne laisse pas indifférent le monde extérieur. Et c'est là où j'ai fait de très très belles rencontres, puisqu'à l'époque il y avait des annonces dans *Libération*, un petit carnet qui s'appelait « Sandwich », et qui listait toutes les prisons de France ; et les gens, les citoyens dehors écrivaient aux prisonniers. Donc il y avait une petite noblesse dans le fait d'être un prisonnier, et de droit commun. Parce qu'on avait un peu aboli le clivage politique et droit commun. C'est-à-dire que tout prisonnier était un prisonnier politique.

(ENTRETIEN AU FESTIVAL DE PEZENAS, 2013)

[Braves entre les braves des QI, Thierry Chatbi a été un des correspondants les plus actifs de *l'Envolée*. Lorsqu'il s'est donné la mort quelques mois après sa sortie de prison, Hafed lui a consacré ces quelques lignes.]

J't'ai rencontré en 1990, et tu aimais autant mes textes que j'aimais tes dessins. Quelque part, nous avons fait de notre côté la même bande dessinée, toi avec ton côté Sam le Pirate et moi tendance Daffy Duck. Ça cartoon's ! On a quand même écrit quelques belles pages de *l'Envolée* ensemble, toi avec ton talent et moi avec mon génie ! L'inverse ? Si tu veux... Moi avec mon génie, toi avec ton talent. Pas cet inverse-là ? Ah merde, j'ai failli oublier que tu lâchais pas l'affaire avec tes potes Paul et Mick (!). Je ne suis pas triste, mec, bien qu'un peu malheureux, puisque tu as fait un choix ; et franchement, je croyais pas que la mort ait assez de couilles pour monter sur le ring face à toi, rapport que pour un type plutôt de gauche, t'avais une putain d droite ! C'est peut-être pour ça que tu l'as convoquée avant l'heure, et je suis sûr que cette salope porte-à-faux n'a pas réussi à t'avoir vivant ! Pour moi, avec mon petit cerveau détra-

qué, détraqué comme tous ceux qui combattent la folie et l'aliénation au jour la nuit, à chaque seconde, et qui surtout se combattent eux-mêmes pour ne pas devenir ce que ces enflures de puissants veulent que l'on devienne, ton acte est avant tout un acte d'amour, puisque tu t'es battu à fond contre quelque chose qui nous dépasse tous, et tu as gagné puisque ton ennemi (que nous ne connaissons pas et qui ne regarde que toi) est resté sur le carreau, et c'est *bien*. Au-delà des boules, je suis OK avec toi. Au-delà des glandes, je suis d'accord avec ton geste. [...]

La peur, mon Copain, a dû avoir une trouille bleue lorsque tu l'as regardée dans les yeux. Je te laisse, petit Viking, je t'embrasse, Grand Sammouräi. Bon, et puis comme tu as un peu d'avance sur nous, salue Joëlle, Jean-Paul et tant d'autres pour moi, et à tout à l'heure, Beau Mec.

AHB

(LETTRE À L'ENVOLEE 2006)

Ce n'est pas la prison qui provoque le suicide, ce sont les échecs. Les gens arrivent en prison détruits. La prison les achève. J'ai dix-sept ans de placard et pas une seule coupure. J'ai passé des moments durs parce que je suis toujours allé au bout de mes peines. Mais je n'ai jamais rêvé la liberté. Je n'ai jamais comptabilisé ni géré mon incarcération en me disant que j'allais gagner une semaine. Au point que la dernière fois que je suis passé aux assises, le procureur a dit : « Foutez ce mec dehors, il est plus dangereux en prison que dehors. » On sait toujours situer l'ennemi. La dangerosité pour l'administration pénitentiaire et la justice, ce n'est pas le crime mais la capacité à réfléchir et à agir. Voilà pourquoi je n'ai jamais été en souffrance en prison. Elle est pour moi un terrain de lutte. Un territoire social et un espace de rencontres. Je n'étais pas verrouillé sur moi-même. J'étais avec les autres.

(ENTRETIEN DANS *MOUVEMENT*, 2010)



Uppercut

Je n'aime pas beaucoup les branleurs,
et encore moins qu'ils se paluchent sur moi.

Il y a beaucoup de choses que je ne suis pas et ce n'est ni la faute de papa-maman ni celle de la société, ni celle de personne... Je n'ai jamais eu l'ambition de devenir quelqu'un dans le monde que je n'ai jamais eu envie de refaire.

Durant mes procès, la société a toujours eu tendance à se prendre pour le Christ en m'obligeant presque à lui coller mon crime sur le dos en plaçant la misère sociale... Athée jusqu'au bout, je ne l'ai jamais laissée me voler mon crime et j'ai toujours soutenu *mordicus* ma culpabilité lorsque je ne pouvais pas nier tout simplement les faits. Innocent ou coupable, blanc ou noir, je méprise toute justice qui s'essaye à prendre sur elle un péché mais qui me laisserait le soin de souffrir l'enfer de la punition. Je ne veux pas de circonstances atténuantes, car je ne veux pas que la société s'acquitte à travers moi. Lorsque je suis coupable, il me plaît d'avoir l'humanité entière comme complice, non comme martyr.

(*LES FORCENÉS*, 1992)

« JE CROIS À LA JUSTICE DE MON PAYS,
RIGOLE L'APATRIDE. »

C'est un apatride qui dit cela, quelqu'un qui n'a pas de pays et donc pas de justice. Il est évident que je ne crois pas du tout en la justice, ni de mon pays, ni de tout autre pays. Quant à la disproportion de la peine, elle est évidente. En tant que voleur, et je précise bien qu'il existe une grande différence entre un voleur et un voyou, j'ai eu la chance de ne pas avoir de sang sur les mains. L'argent volé, je suis en capacité de le rendre. En admettant que je gagne au loto, je peux rembourser à une banque un million d'euros. Aucune banque ne peut me rendre en échange ne

serait-ce qu'une petite seconde de ma vie. C'est pour cette raison que je dis que la cellule est un loyer. C'est évidemment une boutade. Beaucoup de gens disent qu'en prison on est blanchi, nourri, logé. Et c'est vrai mais à quel prix ? Ce loyer est énorme. Ce n'est pas du temps que l'on nous prend, c'est de la vie ! Mon temps, je l'ai rempli. C'est de la vie que j'ai perdu. [...] Je mets derrière le mot « justice » le mot « impunité ». Je suis d'accord avec l'idée d'une justice et d'un jugement, pas forcément avec celle d'une punition. La justice se résume aujourd'hui à la

punition et non pas à la compréhension que la personne doit avoir de son acte. J'ai écrit dans un de mes aphorismes : « Un voleur n'est jamais malhonnête. » Il n'est jamais malhonnête parce que ce qu'il met dans le plateau de la balance, ce sont sa vie et sa liberté. Il prend un risque et il donne quelque chose. La justice sera pour moi fiable, correcte, intègre, le jour où il n'y aura plus d'impunité. Or il existe une très grande impunité relative au statut social. Que l'on attende cinquante ans pour juger un Maurice Papon, qu'on le condamne à dix ans et qu'il n'en fasse que deux, on est à mon avis dans la plus complète impunité ! Un policier écrase une personne au feu rouge sur les passages cloutés et il y a encore impunité. Je ne peux pas cautionner cette justice-là. Si d'un côté, lorsqu'on s'attaque à des biens, on purge des peines de prison en années et que de l'autre, en portant atteinte à la vie d'une personne, il existe une impunité cautionnée par l'État, je considère alors le juge qui me condamne comme un imposteur, un imbécile, un incompetent ou un salaud. Parce que juste derrière moi, quelqu'un aura droit à l'impunité. J'ai des amis qui sont condamnés à des peines de vingt-cinq ans et ils n'ont pas la moindre trace de sang sur les mains. Il y a bien sûr les séquelles psychologiques sur les victimes, mais ils ne se sont attaqués qu'à des biens. La magistrature est aux ordres du politique, et cette justice-là, je ne peux pas la cautionner. Il m'est arrivé, en cours d'incarcération, d'avoir de gros soucis de santé. J'ai eu maille à partir avec des médecins incompetents, mais je n'ai pas porté plainte. Je n'allais pas lancer une procédure contre quatre quidams à qui l'on a fait croire que je simulais afin d'aller à l'hôpital et de pouvoir m'évader. Je ne porte plainte auprès de la justice que si cela met en cause l'institution. C'était la même chose dans mon métier de voleur. Je me suis attaqué, autant que je le pouvais, à des institutions. Rarement à des personnes.

(ENTRETIEN DANS *MOUVEMENT*, 2010)

Ce n'est pas du
temps que l'on nous
prend, c'est la vie!

Mes livres, tout comme le journal, ne sont pas là pour faire bouger le système carcéral ou la justice. Je ne suis pas un réformiste. Je ne cherche pas à améliorer la prison ou la justice. L'écriture est une lutte qui n'a rien à voir avec une évasion hors des murs. S'évader, c'est scier des barreaux et prendre le risque d'une balle dans la tête, sûrement pas ouvrir un livre ! J'ai tellement de respect pour le mot « évasion » que je refuse de le brader. Que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de la prison, l'écriture joue pour moi le rôle d'une confrontation au réel. Je suis quelqu'un qui n'est pas dans l'imaginaire. Quand Martin Luther King dit : « J'ai fait un rêve », il y a sans doute quelqu'un qui depuis les prisons américaines lui répond : « Martin, si tu as rêvé, c'est que tu dormais. » J'essaie surtout par l'écriture de montrer les failles. Par exemple, lorsque je dis que je n'ai pas de sang sur les mains, je mens puisque je fais partie d'une humanité qui commet des crimes collectifs auxquels je participe. Le Rwanda, l'Afghanistan, l'Irak. C'est aussi ce que je mets en perspective dans mes romans, le parallélisme entre le crime individuel et le crime collectif. Il est évidemment beaucoup plus facile de crier haro sur le baudet ou le fou qui tue et viole un enfant car cela permet de se dédouaner du crime collectif. On désigne le monstre, et les citoyens par ailleurs impuissants devant les crimes collectifs réagissent en demeurant lâches sur tous les autres crimes. Et on accable le baudet. Je ne veux surtout pas changer la justice. Je n'ai pas envie d'améliorer mon ennemi.

(ENTRETIEN DANS *MOUVEMENT*, 2010)

J'ai toujours soutenu *mordicus* ma culpabilité
lorsque je ne pouvais pas nier
tout simplement les faits.



Ironie

En prison, il n'est pas bon de combattre la folie de front. Il faut l'épuiser peu à peu en acceptant de devenir fou une heure ou deux par jour, en jouant. Si on l'affronte d'un coup, elle nous prend d'assaut et personne n'y résiste. Il faut donc inventer ses propres jeux et jouer pour la déjouer.

Il n'y a pas de justice, il n'y a que des lois, et j'en suis hors depuis l'âge de quinze ans. La première fois qu'un dossier pénal s'est ouvert contre moi, il m'a semblé qu'une boîte de Pandore m'avait explosé en plein cœur et qu'à la différence du mythe, il ne me restait pas même l'espoir d'espérer la moindre... espérance. Si ce n'est la répétition de ce jour de prison qui revient, identique chaque matin, sur lui-même, lové dans l'inutilité, et ne cesse d'être une pierre roulée au sommet de la nuit.

Aujourd'hui, âgé de quarante ans, au grand désespoir des psychiatres envoyés par le parquet, je n'arrive toujours pas à jouer la fumisterie des responsabilités qui devraient m'ouvrir l'esprit, en une mue, afin de devenir adulte, mature.

Hé, je rigole ! Vous parlez d'une limonade ! Mature, moi qui n'arrive pas à vieillir où ma jeunesse vieillit.

J'ai, dans la vie, purgé seize années de prison... Si elles devaient servir à quelque chose, je crois qu'à cette heure, je serais l'homme Excuse, l'homme Alibi, l'homme Expérience, la preuve par neuf qu'on peut revivre après avoir vendu sa vie à l'ordre social.

Mes années d'incarcération ne m'ont appris qu'une seule chose, mon ricanement.

(LES FORCENÉS, 1992)

J'aime bien le polar mais je n'en ai jamais écrit. Je n'ai jamais fait d'enquêtes, et si un jour je raconte une enquête, il est inutile d'acheter le livre : il n'y aura pas de coupables. Si je veux écrire un roman où la science apparaît, avec notamment la recherche d'ADN, je changerai de genre pour la science-fiction. Ce sera une anticipation de la réalité. Du point de vue du lyrisme dans l'écriture, je me considère comme un cancre. J'ai arrêté l'école à quinze ans, je n'ai pas de diplômes, je ne suis même pas un autodidacte. Toutes mes connaissances viennent de mes rencontres. J'ai parlé à de véritables assassins, à des personnes qui avaient tué. La seule chose qui m'intéresse, c'est l'humain. Le roman noir pour moi, c'est Dostoïevski. C'est ça ma filiation. J'essaie de répondre à une question que le cancre en moi n'a pas comprise. Je dis souvent, même si ça peut paraître absurde, que je ne suis pas un écrivain : je suis la matière de l'écriture. Et mon éditeur en fait de la littérature, de la même façon que l'on fait de l'essence à partir du pétrole.

(ENTRETIEN DANS MOUVEMENT, 2010)



Ouille !

Passé les 45 ans
je deviens vraiment biodégradable.

Salut les Toon's,

Quitte à être condamné, autant que ce soit à vous écrire.

Comme vous le savez, c'est plutôt difficile de me faire bosser et, de mémoire d'*Envolée*, encore plus plier... Les Affranchis pigeront la pliure sous-entendue. La semaine dernière j'ai été extrait pour l'hôpital et ce fut folklorique. Passé les 45 ans je deviens vraiment biodégradable et après les dents, le cœur, le zozio voilà-t-y pas que j'ai un œil qui merde et tourne au glaucome. D'ici que je sorte avec une main et une guibole en moins... Je pourrais demander une promesse d'embauche pour jouer le Cap'tain Crochet à Disneyland – Peter Pan a intérêt à protéger son cul, des fois que des années de branlette m'aient fait virer pointu. Nul n'est à l'abri !

Donc me voilà parti pour les binocleries à l'hosto dit des Quinze-vingts. Surprise, trois surveillants vêtus de pare-balles et quatre flics en escorte. Menottes dans le dos avec chaînette pour être tenu et entraves aux pieds. J'arrive à l'hosto et on traverse le hall plein de monde qui nous regarde avec des yeux de citoyens-cinéphiles. L'escorte fait bonne figure en tordant la gueule méchamment en me regardant comme l'ennemi public numéro cinquante-douze afin que le public pense que je suis un méchant de chez pas gentil. Arrivé devant l'appareil à me mesurer le glaucome, voilà-t-y pas qu'on me laisse les menottes dans le dos, et l'escorte explique qu'ils ne peuvent pas détacher le glauque homme que je suis et pas plus lui passer les menottes devant, alors que j'ai besoin de mes mains pour appuyer sur une touche au bout d'une sorte de souris informatisée à chaque fois que je vois un point visible sur l'écran dans la boîte dans laquelle on m'a fichu la tête. Que nenni ! L'infirmière, gloire à son décolleté, se penche donc sur moi et arrive grâce à la flexibilité du cordon élastique à me filer le bipleur dans la main suite à la trouvaille d'une rallonge et me voilà donc œil par œil à cliquer à chaque soucoupe volante que je vois. MAIS voilà-t-y pas que dans la chaleur ambiante je me mets à boudisser un maximum et que ça me coule de partout la sueur avec le début de canicule ! Alors à la fin de l'examen je réclame à boire et comme l'aurait dit le père de Victor Hugo j'entends le maton dire à l'infirmière : « Donne-lui tout de même à boire. » La Belle tend donc un verre de flotte minérale au Quasimodo entravé que je suis, mais les mains dans le dos, hein ? comment tu fais si tu n'as pas une trompe d'éléphant en guise de paille ? Et bien elle m'a fait boire, et comme tous les misérables, j'en ai été ému jusqu'au fond de la vessie. Sauf... que ce n'est qu'un fantasme : c'est ce bip de bip de bip de surveillant qui m'a fait glouglouter l'œil tout attendri devant le fau-fauve qu'il semblait faire biberonner ! Je m'en suis retourné tout retourné à mes cellules et voilà donc que cette fois-ci, une vieille infirmière nous stoppe dans le couloir et nous fait suivre un chemin maquisardant dans les couloirs de l'hosto afin d'éviter la grande salle d'attente du grand hall d'entrée. Moi qui comptais me prendre la cheville dans l'entrave et m'étaler de tout mon long en criant mon innocence à l'injustice, j'en fus pour mes frais. Nous sommes revenus par le même chemin et boudissant de plus belle dans le camion sans clim', le surveillant m'épongea avec un Kleenex le front comme Marie-Madeleine épongea Monsieur Lechrist.

Prenez soin de vous et bonnes vacances aux ami(e)s et familles dehors.

Salut aux hommes/femmes/enfants/transexuels(lles) incarcérés.

PS : C'est possible de faire un autre concert de soutien pour ma PlayStation ?

AHB
(Lettre à L'ENVOLEE, 2005)



Perverse

L'administration pénitentiaire gère en perverse les dossiers des détenus et s'amuse à créer des cohabitations contre nature. Le pédophile et le père de famille. Le psychopathe et le jeune primaire. Le braqueur et l'alcoolique ou le toxicomane. L'honnête homme et le caïd. La peine de vingt ans et celle de deux mois renouvelable par une autre peine de deux à six mois au fur et à mesure des libérations. La peur de la mort et l'angoisse de la vie, ces couples carcéraux intelligemment réunis dans le nid des cellules pour que l'un se méfie de l'autre qui le surveille au quotidien, travaillent à pacifier la prison dans la paranoïa. La liberté possible des uns dépendant de l'enfermement certain des autres. Le détenu devenu maton prisonnier. Quelquefois, très rarement, le fait divers criminel d'un côté, la bavure professionnelle de l'autre, et tout se rééquilibre dans la plus grande des violences faite à l'humain : sa soumission.

(MARCHÉ DE NUIT SANS LUNE, 2007)

Dans le fond, la prison n'a pas changé. Que ce soit dans les années 1970 ou 2000, ça reste insoutenable, puisque c'est du domaine de l'enfermement. Ce que eux appellent des améliorations relève du confort : si tu as de l'argent, tu peux cantiner une télé, par exemple. Mais avec ou sans la télé, tu restes enfermé entre quatre murs. Le fond n'a pas changé. Si on t'enferme pendant vingt ans dans une chambre du plus beau palace de Paris, tu pêtes les plombs aussi.

Pour le reste, ça s'est évidemment aggravé. D'abord, les peines sont plus longues, il y a désormais des perpétuités réelles. Avant, un condamné à perpète sortait au bout de quinze à vingt ans ; maintenant, ce sera au bout de vingt-cinq à trente. Sous prétexte de confort carcéral, on a allongé les peines. Alors qu'on se fout du confort en taule : ce qui est horrible, c'est de se faire prendre un long moment de sa vie.

Moi, je suis un voleur. Mais je ne suis jamais tombé dans ce qu'on appelle « l'irréparable ». Si demain j'écris un best-seller qui se vend à 3 millions d'exemplaires, je pourrais aller voir les banques et dire : « Je vous rembourse. » Je pourrais le faire. Mais je ne le ferai bien sûr jamais. Pour la bonne raison qu'eux ne me rendront jamais une seule seconde de ma vie. Je n'ai jamais tué personne, donc jamais touché au temps de vie des autres. Eux si.

(ENTRETIEN DANS ARTICLE 11, 2008)

C'est le système qui ne veut pas de la réinsertion. Le système ne réinsère pas, il recycle. Et il recycle perpétuellement un prisonnier en prisonnier. Vous savez ce qu'est un prisonnier ? Ce n'est pas une personne en marge ! C'est quelqu'un qui est au cœur du système. Qui se lève à telle heure, qui mange à telle heure et se couche à telle heure. Il est réglé comme une pendule. On a le même schéma pour les prisons que pour les casernes, les hôpitaux et les écoles. Le prisonnier est au cœur de la société. Il n'y a pas plus inséré que lui, pas mieux socialement !

(ENTRETIEN DANS MOUVEMENT, 2010)



Queue

D'un organe de plaisir et de vie, la prison fait un objet de torture et de mort... A refuser la castration, j'avais arraché de mon ventre tout désir. Je n'étais plus qu'un fantasme. Il m'a toujours paru drôle que le ministère de la culture ouvre ses frigos afin de payer des intervenants extérieurs pour culturer par des spectacles, des ateliers dessin-sculpture-écriture-théâtre...

Des blablas thérapeutiques que la population pénale cautionne par peur de l'ennui pour certains, pour sentir la liberté venue du dehors pour d'autres. Pour écouter la voix d'une femme pour la plupart, lorsque l'intervenante en est une. Et le pire : pour porter un nouveau masque cultivé... Nous remplir le cerveau, nous alléger par le plaisir de faire quelque chose de notre merde, nous ouvrir l'esprit et surtout nous ouvrir les poings, enfin toutes ces bonnes choses dont les artistes discuteront à la télévision ou au cours de colloques coliques en parlant de cet interdit du plaisir qui sévit derrière les murs mais que les détenus prennent tout de même en s'évadant de leur condition pour atteindre le nirvana de la pensée. Pour moi, mon cerveau est lié directement à ma queue ; si l'un est prisonnier, castré, l'autre ne peut plus, ne veut plus vivre. Dans mes nuits de sueur, dans mes fièvres spermées, je crois que j'aurais étranglé Victor Hugo en lui entourant sa quéquette autour du cou pour avoir, une seconde, un entretien hautement philosophique et culturel avec la plus conne, la plus moche mais la plus salope des actrices du X américain.

A ma décharge, je crois que Victor Hugo ne m'en aurait pas voulu...

(LES FORCENÉS, 1992)

Moi la culture en prison, pour des raisons très perso et puis politiques, c'est quelque chose que je ne cautionnais pas, parce que l'administration pénitentiaire et le ministère de la justice se servent toujours de la culture pour présenter la prison en disant : « Voyez, ils font de la guitare, ils font du théâtre, ils font des ateliers d'écriture », mais sur 800 prisonniers, il y en a 20 qui participent à ça, et les autres... crèvent, quoi. Sauf cette fois-là, où Virginie, qui est une femme, vient dans une prison d'hommes et dit qu'elle va faire un atelier d'écriture érotique. Là je me fais : « Elle en a (je parle des ovaires, bien sûr). Alors là, je vais soutenir l'atelier, parce que l'administration pénitentiaire a voulu bloquer l'atelier, comme elle est arrivée en tant qu'écrivain par le ministère de la culture, ils n'avaient pas fait attention au thème, le thème de la littérature érotique.

(ENTRETIEN AU FESTIVAL DE PEZENAS, 2013)

La castration chimique, c'est quelque chose de dangereux : elle a été tentée, et on s'est aperçu que le viol était dans la tête : les types sont allés violer avec des armes, des objets, des bouteilles... Ça se passe dans la tronche, ça se passe pas dans le froc [...] Je peux pas donner cet avis-là. On sait que dans l'esprit il y a une notion d'humiliation, de sadisme, qui n'est pas forcément une pathologie mentale. Quand 20 militaires passent sur le corps d'une femme dans un pays en guerre, est-ce que c'est des malades mentaux ? Si c'est des malades mentaux, il faut condamner les États qui ont donné des armes à ces gens-là.

(ENTRETIEN AU FESTIVAL DE PEZENAS, 2013)



Stigmates

On a criminalisé la pauvreté. Les gens avant étaient condamnés à des peines pécuniaires, on leur filait des amendes. Vous avez été arrêté en état d'ivresse ? Amende. Les gens n'ont plus de pognon. Donc qu'est-ce qu'on fait ? On les fout au placard. Et quand on les fout au placard, moi j'appelle ça la gestion de la misère sociale, parce que la misère est une matière première. La personne, elle est radiée des listes de l'ANPE, si elle a eu la chance d'avoir une petite chambre de bonne, son propriétaire est ravi de changer les serrures et de mettre ses affaires à la porte. Et elle est criminalisée. Donc on gère ce qu'on appelait à l'époque et qu'on appelle aujourd'hui encore les « classes dangereuses ». Ça passe par la prison. Quand vous voyez un SDF dans la rue, soit vous lui donnez une pièce soit vous ne lui en donnez pas, peu importe, mais quand on croise un SDF dans la rue, on dit : « Ça, c'est pas normal, l'État devrait faire quelque chose. » Et quand un policier passe devant ce SDF, il lui dit : « Monsieur, vous circulez. » Il circule. Et voilà. Dix rues plus loin, un autre policier passe, le même SDF : « Ah non, Monsieur, là vous ne pouvez pas rester là. » Au bout de la journée, il a pas ses cinq ou six euros pour s'acheter un camembert ou une bouteille de pinard. A un moment il va rentrer dans un magasin et il va voler. Il va voler, bon, il va pas aller en prison tout de suite. Mais au bout de deux trois fois, on va le mettre en taule. Vous passez dans la même rue, et là où vous vous êtes indignés pour ce même SDF, vous le voyez derrière les barreaux, vous vous dites : « Ah, c'est qu'il a dû faire quelque chose. »

(ENTRETIEN AU FESTIVAL DE PEZENAS, 2013)

Dans les années 1990, au moment de la guerre du Golfe, il y a eu un genre de fierté arabo-maghrébine et musulmane touchant les personnes qui avaient vécu le plus grand nombre d'échecs, dont la prison était le dernier. Cette population carcérale immigrée a relevé la tête en se disant qu'elle avait en Saddam Hussein son champion, un peu comme aujourd'hui les afro-américains avec Barack Obama. Et l'administration pénitentiaire a favorisé l'islamisation parce qu'elle pacifiait la prison. Des imams autoproclamés qui étaient quand même de petits caïds ont commencé à expliquer aux plus jeunes que s'ils étaient en prison, c'est que Dieu l'avait voulu. On n'était plus sur le terrain social. Ce n'était pas parce que vous étiez au chômage ou que vous preniez de la drogue ! C'était Dieu. Une fois que les jeunes l'avaient intégré, ni le juge, ni le surveillant, ni le ministre de la justice, ni l'État n'étaient plus des ennemis. En fait, l'administration pénitentiaire a fait jouer l'islamisation contre l'extrême gauche carcérale. J'ai été stigmatisé ainsi que d'autres mecs qui considéraient également la « case prison » comme une pure gestion de la misère sociale. Ça a été la révolte des gueux. Nous demandions des douches et des parloirs supplémentaires. Nous demandions de meilleures conditions de détention. Nous étions minoritaires, et de transferts en renvois en quartiers d'isolement, l'administration pénitentiaire nous a cassés. Elle a très largement favorisé l'islamisation. Elle s'est quand même fait avoir sur la durée : de jeunes prisonniers musulmans qui, derrière l'injonction à respecter les préceptes de Mahomet, avaient recouvré une certaine santé physique et mentale, ont commencé à ouvrir les yeux. Comparez l'architecture de la prison à celle des cités. C'est la même. Quand des jeunes des prisons françaises sortent de leurs cellules pour aller dans leur cour de promenade forclosée, ça se passe de la même façon que lorsque les jeunes de banlieue descendent de leurs immeubles et restent sur le parking. Les jeunes qui arrivent en prison ne sont pas dépaysés, hormis peut-être par les barreaux. Ce sont les mêmes discussions et les mêmes groupes qui se créent. L'islamisation n'a touché que les couches populaires immigrées les plus pauvres.

(ENTRETIEN DANS *MOUVEMENT*, 2010)

Qu'est-ce que le terrorisme ?
Un groupe armé mû par une idéologie
qui s'en prend à des civils innocents.
En un sigle : les CRS !

Satan l'habite.
L'AP, la justice,
la police, l'armée,
les gouvernements, etc., croient dur comme fer qu'ils
ont raison et que nous autres, qui subissons leur
dressage citoyen autoritaire ou démocratique, avons
tort. Ils veulent nous éduquer par tous les moyens à
partager leur pensée et à agir comme eux, avec eux,
parmi eux et pour eux. A leurs yeux, chaque critique
que je fais du système est un blasphème contre
l'ordre établi qui permet la vie communautaire. En
cela, si je dois respecter leur croyance en la société,
et au-delà, en la civilisation, je ne peux plus émettre
aucune autre critique que celle, radicale, du suicide.
Je ne veux pas vivre avec vous et comme vous, donc
je m'efface. Si, par contre, je décide de les tuer, phy-
siquement ou symboliquement, pour imposer ma vé-
rité et mon point de vue, je fais en sorte d'être dans
la nécessité d'un rapport de force ; et en cela, je les
agresse, je les attaque, je cherche à les réduire de
toutes les façons possibles. Ceci vaut pour ce grand
mot : la société, qui englobe des milliards d'êtres hu-
mains, comme cela vaut pour cet autre grand mot :
la religion, qui en englobe tout autant. Si je ne peux
attaquer avec la plus grande virulence la religion,
alors je ne peux attaquer avec la même virulence la
société ; et, de cause à effet, la prison.

Blasphémer contre un lieu de culte ou contre un lieu
carcéral est du même domaine, puisque je touche
aux sensibilités de ceux qui bâtissent les deux et
croient de bonne foi, arguments à l'appui, que c'est
un bien pour l'homme malgré quelques petits dé-
fauts de-ci de-là, par exemple les morts suspectes
pour les prisonniers et l'anathème sur les femmes
dans les religions monothéistes. Alors comment lut-
ter en ménageant les susceptibilités des uns et des
autres afin de ne pas froisser la croyance du prêtre et
celle du juge ? Accepter, au nom du respect et de la
liberté d'autrui, d'avoir tort devant le plus grand
nombre s'entendant sur les règles et les lois – dont
la terminologie est la même pour l'homme de dieu
que pour l'homme socialement civilisé ?

Je ne peux pas vivre en contradiction, mépriser de
toutes mes forces le maton qui m'enferme en étant
persuadé qu'il fait le bien de tous, et même le mien,
et respecter le croyant professionnel qui essaie par la
censure de me mettre à genoux en m'expliquant qu'il
a raison et que c'est autant pour mon bien que pour
le respect de tous.

La meilleure preuve du lien entre l'ordre religieux et
l'ordre social est bien la proposition de loi visant à
réprimer, par des articles du code, le blasphème.

Si nous devons respecter cette loi, si certains la trou-
vent juste et bonne, alors nous devons toutes les res-
pecter, même celles qui nous font le plus souffrir,
puisque c'est la loi de plus grands et plus puissants
que nous, qu'il soient déistes ou capitalistes.

« Rendez à César ce qui appartient à César ! » a dit
Jésus en montrant une pièce à l'effigie de l'empereur.
« Rendez à César la monnaie de sa pièce ! » a dit Spar-
tacus en montrant le poing sous le nez de l'empereur.
Je crois en Spartacus et en tous les faux-monnayeurs ;
et à tous les césars, je montre un faux-cul lâche, mais
un vrai cœur vaillant.

Vous, les croyants, ne voyez-vous pas dans les livres
dits sacrés une Bible-code, un Coran-procédure et
une Thora-pénale ? C'est une vraie question que je
pose, et sans aucune ironie. S'il n'y a que moi qui le
vois et qui le comprends, alors, ce n'est pas compli-
qué ; je suis fou, et il faut m'enfermer davantage – et
pour toujours.

La Bible dit que le royaume des cieux est ouvert aux
simples d'esprits ; et moi, je dis que le royaume de la
simplicité est ouvert à tous les esprits. Je suis en pri-
son pour me battre, pas pour me plaindre et censurer
– ou pire, m'autocensurer ; encore moins pour ren-
voyer à *l'Envolée* mes propres échecs.

Si demain je décide, en accord avec ma pensée, mes
amitiés et mes amours, de sortir de prison, j'en sors.
Mort ou vif, mais j'en sors, et *l'Envolée* n'a rien à voir
dans ce choix-là, si ce n'est pour lui donner le plus
large écho possible, pour le répercuter dans l'espace
et dans le temps les plus grands possibles, c'est-à-dire
minuscules : à échelle humaine !

(Lettre à *L'ENVOLEE*, JUIN 2006)

Il n'y a pas d'islamisation radicale dans les prisons françaises. Prisons qui, soit dit en passant, ne se transforment pas en boîtes d'intérim pour terroristes potentiels. Si c'était le cas, au sein d'un des pouvoirs répressifs de l'État que sont les prisons, il y aurait des attentats violents intra-muros. Le fameux djihad commencerait sur place par des agressions mortelles sur le personnel pénitentiaire. Ce qui n'est pas le cas. Je vais essayer de développer. [...] Ce n'est pas la pensée religieuse qui islamise la population carcérale mais l'indigence sociale. Il faut savoir que 90 % de cette population est en état de grande paupérisation. C'est l'indigence qui fait que même des Français d'origine française basculent en écoutant les discussions que les musulmans tiennent comme de véritables colloques dans les recoins des cours de promenade, sur des pelouses pouilleuses ou sous des préaux insalubres. [...] Que se passe-t-il donc dans nos bonnes vieilles prisons ? C'est simple, depuis le début des années 1990, après les grandes émeutes revendicatrices de la fin des années 1980, l'administration pénitentiaire a encouragé l'islamisation afin d'assurer la pacification des prisons. De la même manière que les élus (maires et autres) ont appelé les imams de tout poil à la *rescoucousse* lors des émeutes de banlieues. [...] L'administration pénitentiaire a facilité la prise de parole de certains musulmans, imams auto-proclamés. Une manière de « caïdat » contre des prisonniers pouvant créer des mouvements de revendication sociale... Aussi bête et simple que ça. [...]

L'administration pénitentiaire a été prise alors à son propre jeu quand les jeunes prisonniers sensibles aux discours religieux se sont insensiblement mis à observer une bonne hygiène de vie. Beaucoup ont cessé de fumer shit et tabac. Ils se sont mis au sport. Ont changé de langage : la vulgarité verbale indispose le divin. Ils se sont moins bagarrés entre eux et se sont débarrassés petit à petit de cette addiction terrible, intra-muros : la pornographie, qui éteint le prisonnier frustré sexuellement. [...]

Avant, l'abrutissement généré par l'administration pénitentiaire (par la TV, etc.) se confrontait à l'abêtissement distillé par le religieux. Faire venir des imams en prison – pendant longtemps ils ont refusé de reconnaître le culte musulman –, c'est casser les imams autoproclamés qui revendiquent uniquement pour leur culte. L'AP s'est laissée dépasser par cette nouvelle génération de prisonniers pour la simple et bonne raison qu'elle n'a plus prise sur eux. Quant au terrorisme, il est plus à craindre des milieux intellectuels et étudiants que des prisonniers musulmans, qui une fois sortis, pour pouvoir bouffer, retournent dans la spirale de la survie économique et reprennent illico leur petit business. [...]

Après la discrimination vient la criminalisation. Montrer les prisons comme des lieux générant le terrorisme en est la parfaite démonstration. [...] Et comme disait l'autre : « J'ai rencontré dieu en prison. – Que faisait-il là? – Oh, il y était pour escroquerie... »

(STYLE AU NOIR, BLOG D'HAFED SUR LE SITE DU NOUVEL OBS, 2008)



Désobéir

La plus grande violence faite à l'humain c'est la soumission. Moi, ils ne m'ont jamais soumis : j'écrivais, je revendiquais, je vivais. Je me suis fait virer de Fleury-Mérogis, la grande usine carcérale, parce que quand le directeur a su que j'étais là, il m'a fait transférer en urgence à Fresnes. A Fleury, en promenade, tu es entre 100 et 200 personnes, tu peux parler avec eux, fomenteur d'une révolte. Alors qu'à Fresnes, on était deux en promenade, deux DPS (détenus particulièrement signalés). J'étais avec un mec du Monténégro qui ne parlait pas français et qui ne pensait qu'à s'évader. Ensuite, ils m'ont mis avec les Basques, puis avec les Corses. Des endroits où je ne pouvais pas faire de prosélytisme.

Et je suis toujours sorti en fin de peine. Jamais en conditionnelle. Parce que je ne me suis jamais soumis. Je n'ai jamais été dans la comptabilité, parce que le terrain m'intéressait.

(ENTRETIEN DANS ARTICLE 11, 2008)

A l'école, j'ai d'abord appris
le verbe être puis avoir
C'est du verbe obéir que date
ma longue fugue loin - très loin -
de tous chemins apprivoisés.

(EBOUEUR SUR ÉCHAFAUD)

de plus dangereux que de foutre un gamin en prison aussi jeune, parce qu'il sera avec d'autres jeunes de son âge, et quand des amitiés se soudent dans l'enfance, et qu'ils se retrouvent à l'extérieur et qu'ils vieillissent ensemble à l'extérieur, ça devient des gens incontrôlables. Incontrôlables dans le sens où c'est quelque chose qui me plaît, ça me plaît parce que dans ces équipes de voleurs qui se sont soudées dans l'enfance, quand il y en a un qui a un problème, ça amène à la solidarité des autres, à la fraternité des autres. Les autres le font évader, et il n'y a rien de plus beau qu'une évasion. Je connais tellement de gens qui vivent sans s'évader, qui vivent quinze ans, vingt ans, par exemple, en couple, et ça fait dix ans que l'un et l'autre veulent foutre le camp mais ils ne savent pas le faire... Donc j'invite toujours à l'évasion, quelle que soit la manière.

Dès qu'il est question de mettre un
gosse de 13 ans en prison, moi je dis que
l'État pratique la maltraitance à l'enfant. On
ne fout pas un gosse de 13 ans entre quatre
murs, c'est aberrant. J'ai fait un petit roman
jeunesse sur le sujet, et je crois qu'il n'y a rien

(ENTRETIEN AU FESTIVAL DE PEZENAS, 2013)

J'ai toujours su dire non, pour une raison très simple. J'avais deux luxes. Le premier luxe, c'est que je n'avais pas d'enfant. Quand on est en prison, et qu'on n'a pas à l'extérieur un truc très très fort au niveau affectif, on n'est pas dans l'obligation de marchander sa liberté, on n'est pas dans l'obligation de faire profil bas pour sortir plus vite afin de retrouver les siens. Donc j'avais ce luxe-là. Et deuxièmement, j'avais ce que moi j'appelle des « peines humainement gérables ». C'est-à-dire que la plus grosse peine que j'ai faite c'est neuf ans, et à l'intérieur de ces neuf ans, j'ai eu ce que j'appelle une fugue, c'est-à-dire une évasion qui m'a donné un petit espace de respiration...

Tu es le seul prisonnier de France qui a refusé de sortir quand on lui a ouvert la porte : tu as voulu finir ta peine.

Euh... je ne pense pas que je suis le seul [...] Ce n'est pas exactement que j'ai refusé de sortir

pour finir ma peine, j'avais fini ma peine. Mais je voulais laisser aux copains - alors c'est drôle parce que c'est inversé, normalement c'est un mort qui laisse un héritage aux vivants, là c'est l'inverse, c'est moi qui sortais, qui allait devenir vivant, c'est moi qui laissait mon héritage à ceux qui étaient dedans, qui sont quelque part dans des cercueils - et je voulais leur laisser mes affaires. A qui mes chaussures, à qui mes bouquins, à qui mon ordinateur. Et comme je n'avais pas confiance dans l'administration pénitentiaire [...] et que la loi me permettait de rester une journée en plus en disant que j'étais indigent [...] puisque j'ai toujours été très pauvre en prison, et donc que j'avais le droit de rester encore une nuit, ce qui m'a permis de distribuer mes affaires aux copains. Cette liberté de dire non, c'est parti de ça. Ça les a beaucoup énervés, en disant : « On ouvre la porte à ce salopard et il se paie le luxe de dire : "Pas ce soir. Je sortirai demain." »

(ENTRETIEN AU FESTIVAL DE PEZENAS, 2013)



Fantasmes

On nous fait croire une fois de plus que la prison est l'école du crime, ce qui est complètement faux. Parce qu'elle est essentiellement l'école de la soumission. Dans le cas contraire, il y aurait des révoltes tous les jours. C'est l'école de la sournoiserie et de l'humiliation constante. [...] On crée de toutes pièces l'idée selon laquelle les prisonniers sont tous des barbares qui se violent entre eux sous les douches. En dix-sept ans, je n'ai pas subi l'ombre d'une approche sexuelle. Le viol en prison est du domaine du fait divers : un pour dix à l'extérieur, et encore !

(ENTRETIEN DANS MOUVEMENT, 2010)

J'ai seize, dix-sept ans de taule derrière moi. Et je peux te dire que l'ultraviole carcérale, c'est un fantasme, un mythe. Le truc sur lequel jouent les séries américaines comme *Prison Break* ou que met en scène Hollywood. Ce n'est pas la réalité en France, même si ça existe aux États-Unis.

Avec cette concentration d'êtres humains qui vivent et cohabitent se crée forcément une forme d'entraide, de solidarité. Sinon, tu verrais les ambulances et les corbillards sortir constamment des prisons. Ce n'est pas le cas. Il y a un équilibre qui se fait, avec une certaine dose de tolérance. Ça naît aussi d'une situation commune : tous sont écrasés par le même système. Plus tu compresses les gens en prison, plus ils deviennent solides, agglomérés et solidaires. Chacun a une histoire, qui renvoie à celle de l'autre. Quand tu es dans le fourgon et qu'on te met les chaînes aux pieds, il y a quelque chose qui se crée avec ceux qui sont en face de toi, dans cette même situation humiliante. [...]

La prison est la matérialisation physique de l'enfermement extérieur. Mais c'est le dernier enfermement d'une chaîne. Le mec qui dort dans la rue avec son carton est un taulard. Il est peut-être plus misérable que le mec en prison.

On nous fait passer pour des monstres. L'idée principale, c'est qu'on passe notre temps à se violer et à se sodomiser dans les douches. Le cliché de base. Quand tu sors, les gens te voient comme un pervers. Le mec à qui tu demandes un emploi, il te regarde en pensant que tu t'es fait enculer sous la douche. Ta parole n'est plus crédible. Là aussi, le cliché te pousse à la récidive : personne ne veut de la réinsertion, puisque tu es déjà catalogué « monstre irrécupérable ». Regarde-moi : je suis un multirécidiviste. J'ai des papiers valables trois mois, avec marqué dessus : « N'autorise pas son titulaire à travailler ». Tu t'imagines ? On me dit, tu n'as pas le droit de bosser. Donc on me pousse à récidiver. Si je n'étais pas intelligent, si je n'étais pas en guérilla sociale via mon association, si je n'avais pas mon éditeur Rivages, comment je ferais ? Je finirais dans un carton, ou je deviendrais dangereux, ou je me laisserais pousser la barbe et j'irais voir mes frères musulmans en leur disant : « T'as vu ce qu'elle me fait, la France ? Je suis né ici et elle ne me laisse pas travailler, elle ne me donne pas de papiers, vengeons-nous. » D'une manière ou d'une autre, l'État aurait réussi à me recycler. Soit en taulard, soit en SDF, soit en islamiste, soit en fou dangereux.

(ENTRETIEN DANS ARTICLE 11, 2008)



le Grand

Je peux pas tourner la page sans lui rendre hommage, à celui-là. La torture en Algérie ? Oui, c'est vrai, il avait 20 piges et on l'a médaillé pour ça... Qui ? L'État qui ensuite a passé un contrat officieux exécuté officiellement par une police, à 50 contre 1, armée d'engins de guerre. N'importe quel psychologue de la flicaille savait qu'il aurait levé les mains du simple fait que sa femme et son caniche étaient près de lui dans la baignole. Son vrai problème au Grand, c'est le *Paris Match* qui l'avait fait élire « homme de l'année » avant l'Abbé Pierre et le commandant Cousteau... Les politiques, ça les tue, ce genre de sondage, et ils ressuscitent vite fait pour te faire passer dans l'autre monde. Le Grand avait assez d'oseille pour se tirer loin ailleurs, il est resté mener son combat contre l'État, un p'tit Kadhafi autonome, alors que tant se cassent, qui avec son os à la Ben Ali ou son bout de fromage à la Moubarak, ou la merde au cul à la Sarkozy... Des Hommes, ça ?

A sa manière, le Grand, c'était un Coluche en moins drôle.
 Mythomane ? Plein de gloriole ? Mon cul ! Ma bite ! Un homme qui s'évade d'un QHS et qui revient attaquer à deux seulement un pénitencier pour arracher des inconnus – et tous, en plus ! Je dis respect... Un homme antique, le Grand, et de parole. Au Canada, il l'avait dit et bien dit qu'il ferait le boulot de la presse si celle-ci ne le faisait pas. Il a appliqué la même méthode en France ! On en a tous mangé, et jusqu'au festival de Cannes on te l'a becqueté en buffet d'insultes et de mépris, en deux services filmiques. Véritable enculerie, même les vieux qui n'ont pas eu l'élégance de crever avant s'en sont léché les doigts, chèque de table en main – et des gros, hein, pas des tickets restaurant ! La presse, tout jouir-nalistes confondus ont autant baffré sur lui de son vivant et de son trépas, presque autant que sur le petit cadavre de Grégory, et pourtant il devait pas être bien gros, ce petit chaton d'amour.
 Bref, la fermeture des QHS, c'est lui et personne d'autre ! Même si ils se sont dépêchés d'en masquer d'autres encore plus terribles sous des dénominations plus douces : 'fants d'putes, va – et pardon pour les putes qui les font passer dès l'échographie quand elles en ont un comme ça dans le bide, flic ou politique.
 Pour ceux-là ? J'suis pour le cumul des mandats... de dépôt ! Et ça m'arrache ma gueule d'abolitionniste de le dire...
 Tchao Grand Jacques, on t'aimait bien... Grand con !

(INÉDIT, 2014)



Haine-ami public n°1

Pièce à l'étal du théâtre social, de la guignolade médiatique, du cirque d'État ou one man show pour acteur schizophrène souffrant de dualité interne.

Décor : le crâne vide d'un homme.

Accessoires : deux pensées contradictoires.

Costume : la nudité intellectuelle.

Mise en scène : mise en chaîne d'usine ou de prison ou de télévision.

- Qui est l'ennemi public n°1 ?
- Le chômage ?
- Non.
- Le sida ? La peste ? La lèpre ? Les maladies orphelines ?
- Non ! Ce sont les marraines de nos Téléthons, ces muses-là !
- La famine dans le monde ?
- Non. Celle-là nourrit plus de beau monde qu'elle n'en fait crever.
- La guerre ?

- Non. Je ne vous permets pas de médire de cette idée divine du génie humain qui a fait toutes nos grandes civilisations !
- La misère ?
- Non. Celle-ci est synonyme de justice puisque même le plus pauvre des plus pauvres est toujours assez riche pour trouver plus pauvre que lui.
- Putain de bordel à cul... Qui est l'ennemi public n°1 ? Nous cherchons le number one, celui qui fait vendre du papier presse ?
- Oui oui.
- Celui qui fait qu'on pense à lui et non aux amis publics cités dans le listing interrogatif du début ?
- Voilà voilà.
- Alors vous voulez dire... ceux qui mettent en danger le public social des bons braves honnêtes gens?
- C'est ça !
- Ah, ceux dont on fait des films hollywoodiens qui remplissent les caisses d'argent alors que dans les fictions on les voit vider ces mêmes caisses.
- Parfaitement !
- Vous voulez parler des assassins violeurs d'enfants ?
- Non ! Ceux-là sont des malades.
- De quoi ?
- D'avoir été nos cobayes et, d'ailleurs, de mémoire d'homme, jamais un tel criminel n'a été titré du noble titre morbide d'ennemi public n°1.
- Oh, là là ! Vous ne parlez tout de même pas des gangsters du Milieu ?
- Non non, ceux-là sont souvent intérimaires de notre système social, ils ont même eu une ANPE qui s'appelait la Carlingue, puis le SAC, etc.
- Merde de merde ! Vous désignez les voleurs ?
- Parfaitement ! Vous avez mis dessus notre doigt accusateur !
- Comme Jacques Mesrine ?
- Oui oui celui-là !
- Le peuple l'aimait bien celui-là !
- Jamais de nos vies !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!
- Mais pourtant dans un sondage *Paris Patch*, « le pet des mots, le rot des photos », distillateur d'aliénation, il a été je crois élu «homme de l'année» 1978 par les Français ?
- C'était de l'intox !
- Comme l'abbé Pierre et Cousteau ?
- Non, là c'était de l'info !
- Mais si ça avait été vrai, il aurait fallu gracier Mesrine, même évadé, puisque le peuple français l'élisait « homme de l'année » et que la justice, qui l'avait condamné à vingt ans de QHS, est rendue au nom du peuple français. Mais, au fait, vous leur reprochez quoi, aux voleurs ?
- Le pire !
- De braquer des banques ?
- Même pas !
- De s'évader de vos prisons ?
- On s'en fout comme de l'an 40 !
- L'an 40 de la Seconde Guerre mondiale ?
- Ce 40 et les autres... Sauf le 40 des voleurs !
- Nom d'une bite chauve... Je pige pas votre haine des voleurs.
- Eh bien monsieur Ducon ! Je vais vous expliquer ! Ces enfoirés de voleurs sortent l'opinion publique de leurs cauchemars désespérants de banalité où l'hypnotisme politique les a plongés et les fait rêver !
- Rêver de quoi ?
- De se faire voleurs comme eux !
- Et alors ?
- Et alors c'est la révolution !
- Ah, comme les terroristes ?
- Non, ça c'est des potes.
- Quoi ?
- Oui ! C'est des potes... qui veulent notre place comme l'ami veut ta femme. C'est rien ! Quand on ne peut pas la leur refuser, on leur en fait une petite et le tour est joué.
- Même les Basques ?
- Oui.
- Les Bretons ?
- Bientôt, s'ils cessent d'être têtus à vouloir parler breton, c'est dur à apprendre.
- Les Corses ?
- Longtemps que c'est fait.
- Mais ce sont vos ennemis...
- Adversaires seulement et pas publics. Ils veulent notre système et quand ils l'ont, on leur laisse le temps de l'améliorer pour que nous puissions le reprendre ensuite. Dès qu'ils nous ressemblent, on cesse les hostilités.
- Par la révolution ?
- Non ! Par le terrorisme.
- Et la révolution de 89 ?
- C'est le brouillon de celle de 17.
- Je parle de la France, pas de la Russie.
- Entre nous, il n'y a pas de frontières. Revenons au terrorisme...
- Mais ils tuent aussi avec les attentats.
- Ben comme nous avec nos guerres.
- Mais ils font des bombes !
- Beaucoup moins dangereuses que nos lois.
- Alors l'ennemi public n°1 vous pouvez pas en faire un intérêt numéro un.
- Ben si, mais ils veulent pas.
- Comment ça ? Trop de pureté ?
- Non, trop de connerie ! Ils veulent pas être des adultes responsables, ils ne désirent qu'une chose...
- Quoi ?
- Être des hommes.
- Hein ?
- Ouais ! Des hommes et pas des mannequins automatisés individualistes corporellement mais clones dans la tête.
- C'est affreux c'est que vous dites.
- Z'êtes qui, vous...
- Ben un homme...
- Vous faites quoi ?

– Ben ma vie.
– C'est tout ?
– Euh... oui.
– Bougez pas de là, j'ai quelque chose pour vous.
– Quoi ? Un cadeau ?
– Mieux que ça ! Un boulot, un job, une vocation...
Hé les gars ! Amenez les flingues et les journalistes, j'en ai trouvé un nouveau...
– Un nouveau quoi ?
– Ennemi public n°1 !

– Attendez.
– Allez, en piste.
– Mais je ne veux pas frapper dans le public !
– Avec tout ce qu'on vient de se dire, croyez-moi, vous allez sacrément frapper l'esprit du public.
– Ça y est, j'ai compris...
– Trop tard, Ducon !

(LETTRE À L'ENVOLEE, JANVIER 2002)

Lorsque les jurés condamnent, ils ne savent pas qu'ils se condamnent eux-mêmes en perspective.

J Juré craché

J'aurais bien voulu arriver dans le box des assises avec un costume décent mais ma garde-robe ne savait pas compter jusqu'à trente-et-un. C'est avec ma panoplie d'enfant sage, trouée par l'arrestation et recousue à la diable, que je posai mon cul sur le banc d'infamie. J'avais trois jours de procès, trois jours assis sur le bois à furoncle.

Vieux routier, la salle d'assises ne m'impressionna pas le moins du monde et, l'œil à niveau de visage, je me tournai vers les quarante-cinq jurés dont neuf devaient apprendre à me haïr sans le montrer.

Les jurés sont une espèce très étrange à observer. Au début, ne se connaissant pas, ils se jettent des regards de chats électriques. Puis ils se détendent au fil des jours et on peut les voir se faire des signes d'intelligence. Grâce à moi, ils deviennent amis dans le partage d'un secret qui les unira sur ma tombe à vif. Ils devaient s'offrir des petits cafés les uns aux autres et, rigolant, boire à ma santé un petit verre de rhum. Les moutons tiennent un loup et, sous leur laine, des estomacs dentés.

Le président commença à tirer les heureux gagnants. La tombola leur donnait des sueurs timides. L'un après l'autre, humble et soumis, ils passaient entre la défense et l'accusation et, le dos voûté, attendant la terrible condamnation d'un : « RÉ-CU-SÉ ! »

Ces affreux se sentaient coupables, peut-être de leurs sourires hypocrites en franchissant le couloir du jugement.

L'épreuve passée, ils se rengorgeaient, se soulaient et toutes leurs attitudes promettaient la vengeance pour avoir eu si peur d'être rejetés dans leur quotidien. On allait en faire des dieux... Ils étaient avides de genuflexions pour me mettre à genoux, mains jointes ; ils allaient être déçus.

Installés de part et d'autre du président et de ses assesseurs, ils me condamnaient d'avance avec leurs yeux d'imbéciles sévères.

Les femmes avaient sorti leur robe à fleurs de dimanche de kermesse. Elles fleuraient l'âcre parfum en solde, les litres sous plastique griffés Monoprix. Les hommes avaient passé leur plus beau costume, bien noir, celui des enterrements et des mariages.

Ces hommes et ces femmes ressemblaient à tout sauf à des êtres humains libres.

Quand bien même l'un d'entre eux l'eût été, je ne l'aurais pas remarqué, ni reconnu pour la bonne raison que je n'avais aucune référence pour distinguer un esclave d'un affranchi, un affranchi d'un homme libre : de toute ma vie, je n'en avais jamais rencontré un.

(LES FORCENÉS, 1992)

Je crois bien que j'aime pas les flics...
ni à l'ancienne ni à la nouvelle.

Keuf



La police à l'ancienne ? Ah, j'la connais bien, moi, la police à l'ancienne, et si vous voulez tout savoir, elle a rien, mais rien de rien de respectable. Une vraie saloperie que cette institution, mes ami(e)s, d'aussi loin qu'on la remonte et pour pas aller du côté des tagueurs de graffitis préhistoriques, on va commencer par cette merde de Vidocq, bagnard devenu chien de garde en détournant d'autres marlous de leur vocation première. Bref, les embryons viennent de là, donc du crime, même repenté, même rédempté... Et c'en est devenu génétique, l'esprit criminel chez les flics, d'ailleurs eux-mêmes le disent : « Les voyous et nous c'est quasi la même, presque du cousinage. »

La différence, Monsieur la petite salope, c'est l'impunité. Le voleur il mange ses dents cash. Toi ?

Non ! [...] Je crois bien que j'aime pas les flics... ni à l'ancienne ni à la nouvelle. Faut être un drôle d'être humain pour entrer dans cette institution de dégueulasserie... Aucun homme ou femme digne de ce nom et qui se respecte ne devrait postuler là-dedans, même crevant la famine, borbier mental. Les temps ont changé ? Oui oui... Demandez aux Canaques ! Et aux Cités de sensiblerie émotive ! En plus, il y en a des Juifs et des Arabes et des Noirs plein la basse-cour ! Mon dieu ! Z'ont pas pigé un truc... Enfin, ils ont compris un quèque chose, ces ploucs : ils croient en la justice de leur pays ! Moi aussi, comme tous les apatrides, j'y crois en la justice de mon bled !

(INÉDIT, 2014)



Le-mil-lion !

Ce texte ne traite pas des crimes de sang. Redonner l'étymologie et le sens du mot « victime » est une bonne chose, car bien évidemment, les gens au pouvoir sont loin d'être des cons et savent exactement employer les mots et choisir leur vocabulaire. J'ai donc appris la racine latine de ce mot. Ayant l'esprit de contradiction je me suis, plutôt que sur le latin, penché sur le grec ancien, du fait que je me suis toujours posé la question des compétences – comme, par exemple, lorsque des politologues mettent le doigt pour dénoncer « la souffrance sociale » : je me demande si ce n'est pas là la compétence et le rôle d'un proctologue plutôt que d'un politologue ? Bref, ceci pour dire sans aucune forme de concurrence avec le latin, qu'en grec ancien le mot *victime* veut dire : « l'avoir dans le cul ! »

Bon, je vais essayer d'être sérieux.

Déjà, comment on a grossi les rangs des victimes en transformant des témoins d'actes violents en victimes. Avant, la sagesse populaire voulait qu'un témoin dise, de peur d'être emmerdé : « J'ai rien vu », même lorsqu'il était sur place. Par la grâce de la psychologie, ce témoin est devenu un traumatisé d'avoir vu une violence. Ce traumatisme qu'il subit lui est légalement expliqué, et le voilà très intéressé par cette pathologie qu'on lui découvre et qu'il ne soupçonnait pas lui-même. Du second rôle de témoin, le voilà promu premier rôle : victime. Oui, il était là, il a tout vu, oui, oui, depuis il n'en dort plus, il n'en branle plus une au boulot, il délaisse femme et enfants, il souffre. Alors ? Ce témoin qui ne voulait pas se faire chier gratuitement chez les flics, chez le juge puis au procès durant des jours, le voilà victime, et celle-là parle là où le témoin aurait fermé sa gueule. Premier pas vers la délation puis vers le profit : la reconnaissance.

Le couple : témoin / victime.

Ce témoin devient aussi la béquille de la victime, celle qui a subi un préjudice. Cette victime doit répondre à des critères pour que la justice et la police lui donnent son statut. Elle ne doit pas être sympa-

thique au point de comprendre ou de pardonner. Après le procès, elle peut faire comme le pape, pardonner à son agresseur, mais surtout pas avant le procès. Parce qu'au procès on a besoin, non de sa sympathie, mais de sa pitoyabilité.

Là, pardon d'inventer des mots, mais Oreste oblige [le fameux réfugié politique italien Oreste Scalzone est notamment connu pour sa réflexion sur la notion de victime]. Victime, victimable, victimiste. La victime qui est la proie d'un prédateur et qui par chance en réchappe et s'en sort vivante arrive dans la grande sélection pour le loto pénal. Qu'est-ce à dire ? Elle a trois étapes : d'abord prouver qu'elle peut prétendre au rôle de victime (deux ou trois coups de couteau dans le ventre suffisent), puis elle peut accéder au statut de victimable selon le degré de dommages subis. Jusqu'au procès, sa position est instable pour X raisons (vice de procédure, manque de preuves, et le pire pour la victime, même si elle est pour la peine de mort : le suicide avant procès de son agresseur... Là, elle devient folle de rage, la victime). Au procès donc, si tout se passe dans les formes, le tribunal lui accorde la fonction de victimiste selon le pourcentage d'intérêts perçus. Et là, on parle évidemment d'argent.

Le lien le plus proche pour la compréhension de tous est la notion d'héritage. On perd un proche, on pleure, on est triste, on en appelle à la justice ou à l'injustice de dieu, qui une fois encore a pris le meilleur d'entre nous, et soudain, dans tout ce noir malheur, une lumière pour faire le deuil : au bout du tunnel, on va toucher des thunes !

La police l'a bien compris ; en tant que partie civile, elle ne dit pas : « Ce sont les risques du métier » avec fierté, mais : « j'ai subi un trauma » pour faire pitié. Elle arrondit ses fins de mois en tant que victimiste (comme on dirait Rmiste). Le policier a d'autorité, grâce à sa fonction, le statut de victime éternelle, quoi qu'il arrive. Même lorsqu'il tue, le policier est victime, ne serait-ce que du trauma qu'il subit en tuant quelqu'un. Il ne dort plus, il ne mange plus, etc. Idem pour les militaires (trauma de la guerre du Golfe). Revenons à notre victime classique devenue victimiste après la première étape de victimable (ce qu'a été la gamine du RER qui avait fait croire à une agression antisémite avant d'être confondue). La victimiste est souvent très étonnée le jour du procès où elle doit toucher les six numéros du loto pénal. Tout d'abord, on parle de cour d'assises, son avocat en partie civile réclame des années de prison contre le prévenu alors que le procureur vient de le faire. La

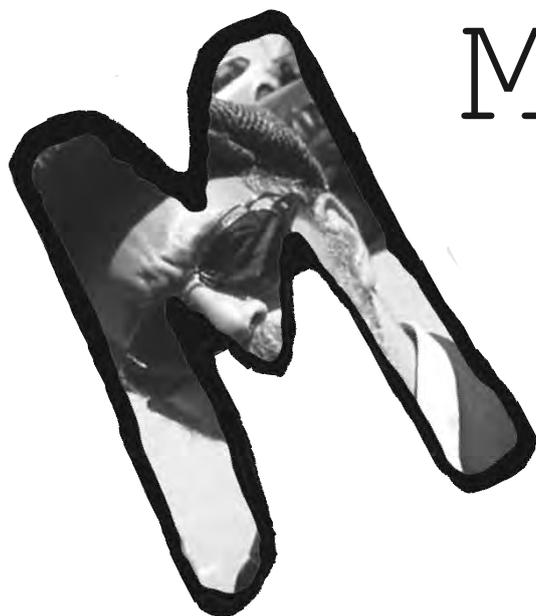
victime ne comprend pas, elle est là pour le dédommagement, et en son nom, son avocat de partie civile plaide pour que son agresseur fasse un max de prison. Il ne dit pas un mot sur le pognon. La victime devient folle, elle a pourtant tout bien fait, elle a pleuré, tremblé, chargé l'accusé au point qu'elle se demande même s'il ne va pas choper la haine après elle. Bref tout se fait en son nom, sauf qu'on ne parle toujours pas d'argent alors qu'elle a son ticket gagnant. Que se passe-t-il ? Et bien la victime en perd son latin et le grec ancien lui revient profondément. Eh oui, la cour d'assises, le président, les assesseurs et les jurés reviennent avec la condamnation, mais sans le dédommagement. La victimiste doit attendre encore. Si l'accusé a pris une peine entre cinq ans et perpétuité, il estime qu'il a eu son addition et qu'il va la payer bon gré mal gré, alors le procès au civil qui suit le procès au pénal, le condamné n'y est pas plus accessible qu'il n'est solvable, tant s'en faut. Il ricane même parfois. La victime ne pige plus : même le gars du box rigole. La victime est appelée à la barre, et là il n'y a plus de jurés populaires pour gueuler et l'encourager d'un ton tonitruant : « Le-mil-lion ! Le-mil-lion ! » La justice n'est pas con, elle a renvoyé les jurés, et pour les procès civils il ne reste que la victime et les magistrats professionnels. Le président appelle la victime à la barre et lui dit grosso modo qu'ils ont mis vingt ans de prison au condamné grâce à elle et à cause d'elle. Que veut-elle de plus ? La victime tente timidement « le million ». Son avocat l'a restreint dans ses prétentions avec une proposition à 25 000 euros. L'avocat de la défense plaide l'insolvabilité de son client qui n'a pour les

parties civiles que les 10 % sur les 100 euros mensuels que son client gagne en prison et qu'en plus il n'est pas solvable comme 95% des prisonniers et qu'en fait les 25 000 euros, ce sont les contribuables innocents qui vont les payer. La victime du coup se sent coupable. La victime à ce moment ne comprend pas que c'est son procès à elle que les deux avocats, défense et partie civile, le président et les assesseurs lui font. Ils la marchandent. C'est pourquoi les jurés sont priés de foutre le camp et de ne pas siéger au civil après la condamnation. Résultat : la victime se retrouve avec 1 000 ou 10 000 euros selon le pourcentage ou le degré du préjudice subi. La justice a été rendue, deux ou trois ans d'instruction, de la haine à ne plus savoir qu'en faire, une vie foutue et une victime qui n'a pas compris qu'il lui manquera toujours un numéro dans ce jeu truqué où elle mise sa vie. Elle retourne à sa vie sociale en espérant être la proie d'un autre prédateur ; après tout, 3 000 euros et la reconnaissance publique, c'est aussi bien que de passer à la télé. D'ailleurs à « Ça se discute » de Delarue, ils ont passé une annonce : « Vous avez été victime d'un crime, venez nous raconter, soyez victime d'une escroquerie. »

Victimable et victimiste sont des *Orestines*, comme on dit des lapalissades.

PS : les victimes d'État, guerres, génocides, empoisonnements, etc. n'ont pas besoin de procès ni de faire le deuil – juste d'une cellule psychologique pour expliquer qu'elles ne sont pas des victimes mais des dommages collatéraux ou alors des victimes des circonstances... pas atténuantes.

(L'ETTRE DE FRESNES À L'ENVOLEE, JUILLET 2005)



Magis-rats

Nous avons une qualité que les scientifiques ont reconnue : nous sommes durs à la souffrance ! Alors qu'attendons-nous pour serrer nos dents, nos fesses et nos poings en nous mettant debout face à eux ? Je ne demande pas qu'on aille au casse-pipe, mais pour la première étape, que nous nous décomplexions ! Déjà, ôter le pouvoir de crédit aveugle donné à nos défenseurs. Qu'ils soient nos traducteurs à la rigueur, mais pas nos ventriloques. L'avocat a deux rôles, parler pour nous et nous défendre ! Pourquoi la première chose ?

Rendre justice,
en voilà une expression parfaite :
la vomir ! la dégueuler !

Eh bien pour que nous ne puissions pas parler directement aux jurés, il nous interprète, parce que les magistrats ne veulent pas que la chienlit que nous sommes à leurs yeux et à leurs oreilles leur cause d'égal à égal, d'homme à homme. La seconde, nous défendons afin que nous n'attaquions pas !

Un exemple tout simple : l'interrogatoire de cour d'assises. Toutes leurs questions sont affirmatives, rarement interrogatives, ce qui fait que nous répondons par oui ou par non et que la parole nous est retirée de suite, soit par la question suivante, soit par un : « Nous verrons plus tard », et ce plus tard est ruminé ensuite dans le regret au fin fond de nos cellules à coups de : « J'aurais dû. » Aux assises, dans une fourchette de six mois à trois ans, la peine est fixée d'avance, on le sait et ils le savent et ils nous demandent de miser sur ce % de produit gratuit, échantillon ou réduction entre six mois et trois ans. C'est dans cette fourchette qu'ils testent notre liberté de parole ou notre autocensure par la soumission. Combien de fois ai-je entendu un condamné joyeux d'avoir pris trois ans quand l'avocat général en requerrait douze. Vous avez pigé ? Votre contentement est le signe de votre soumission, l'arroseur est arrosé – mais au sperme de proc ! Idem dans le cas contraire, réquisitoire de neuf et peine de douze. C'est le même système puisqu'on revient avec un sentiment d'injustice adouci par la comptabilité des grâces : trois ans ! La soumission que nous n'avons pas eue dans le box, ou alors que nous avons mal jouée, se jouera intra-muros dans la prison. [...]

C'est à l'instruction qu'il faut semer ce qui poussera au procès. Je m'explique, et pardonnez-moi de tomber dans le cas personnel. Lors de la garde à vue (GAV) avec toutes les preuves contre moi, j'ai nié calmement durant deux jours et j'ai avoué une demi-heure avant la fin de la GAV. Hormis ma déclaration disant : « Je reconnais les faits et ne conteste en rien la version des témoins », il n'y avait rien, car il était trop tard pour entrer dans le détail du passage à l'acte, et j'arrive chez le juge avec des aveux pour ne pas me la mettre à dos et à charge. Sur le pourquoi : « C'était la récidive ou la clochardisation », et sur mes deux jours de dénégations : « J'ai fait un blocage psychologique et je n'arrivais pas à me reconnaître moi-même. » Déni classique et démontrable puisque ce ne sont pas les faits que je ne reconnais pas mais ma personne. A l'instruction, je suis dans la même démarche, avec un plus : je dis au juge que je ne peux argumenter ma défense en répondant à ses questions

dans son bureau hors des trois réponses sus-citées car répondant à ses questions je ferais d'elle et malgré elle (la juge instructeur) un magistrat partial ! A toutes ses questions je donne la même réponse. Je ne refuse donc pas de répondre, je me réfugie derrière ma défense en reportant ma réponse pour le jour de la plaidoirie au procès. Évidemment la juge demande pourquoi son instruction classique ferait d'elle un juge partial ? Là, pas de réponse autre que : « Mon avocat répondra à cette question dans sa plaidoirie ». Idem le jour du procès, casser le questionnement affirmatif du président par la même réponse : « Mon avocat répondra à cette question tout à l'heure dans sa plaidoirie ». Ce que je n'explique pas à la juge sur la partialité et l'impartialité, je l'explique à mon avocat et bien évidemment à vous.

Pourquoi le juge instructeur cherche à récolter le plus de choses possibles sur votre personnalité, vos actes, votre démarche et votre état d'esprit ? La réponse est simple : pour que l'avocat général ait tous les éléments en sa possession pour son réquisitoire, et ces éléments sont forcément ceux dont la défense va se servir pour étayer sa plaidoirie. Vous donnez tout au juge d'instruction. Le procureur le reprend dans son réquisitoire pour tout démonter. Vous répondez au président, à la totalité de ses questions : le procureur reprend tout idem pour le démonter, et hyper important : le procureur parle en premier aux jurés ! Alors ? Et bien, le juge stocke les infos une fois, le président vous les fait préciser une deuxième fois. L'avocat général les démonte ou les avance (ils s'amuse souvent à faire une caricature de la plaidoirie programmée de la défense) en les répétant une troisième fois et enfin, lorsque votre avocat plaide il reprend les propos une quatrième fois et les jurés, au bout de deux jours, se disent : « Ça va, on a déjà entendu tout ça trois fois » et ils n'écoutent plus l'avocat qui ne peut sortir de son chapeau que les lapins exhibés depuis deux jours, voire plus, car la partie civile ressert le discours. Tandis que lorsqu'on ne dit que le strict nécessaire en radotant les quatre phrases clefs : « Mon avocat répondra à cette question tout à l'heure dans sa plaidoirie », « C'était la récidive ou la clochardisation », « J'ai fait un blocage psychologique et je n'arrivais pas à me reconnaître moi-même », « je reconnais les faits et ne conteste en rien la version des témoins », l'avocat général ne sait pas ce que va plaider l'avocat, alors il suppose une défense classique et misérabiliste. Là, lorsque l'avocat

Qu'est-ce qu'un maton sinon un vendu du prolétariat qui a choisi d'opprimer un autre enfant du prolétariat pour bouffer.

plaide, il les attrape où on ne l'attend pas, et pour les jurés ce sera tout neuf et pas le moins du monde réchauffé. L'avocat parle en dernier, et ensuite le prévenu ! Procès terminé, et personne ne connaît vos arguments pour les détourner ou les galvauder. Même pas un procès de rupture. Pas de scandale ! La partialité du juge tient donc dans le fait que si on répond à ses questions sur le fond et la forme, elles lèsent la défense qui parle en dernier et favorise le ministère public qui prend la parole en premier en sachant déjà ce que va dire la défense. Résultat : partialité du juge d'instruction et du président de la cour qui, je répète, favorise l'attaque en lésant la défense. [...]

Je reviens à nos complexes et qualités primaires, je m'inclus bien évidemment !

Aujourd'hui, lorsque les flics attrapent un mec qui ne balance pas, ils le regardent comme s'il s'agissait d'un martien ou d'un dinosaure ou du dernier des abrutis, puisque aujourd'hui l'indic est salarié et bientôt syndiqué. A une autre époque, Caligula avait fait torturer un voleur qui refusait d'avouer et de dénoncer son complice, je vous laisse imaginer ce qu'était la garde à vue romaine avec la bénédiction de Caligula qui est au pouvoir ce que Sarko serait à un étron usiné par un anus canin (serait, car le conditionnel ne laisse pas prise à la diffamation). Le voleur n'a pas parlé sous la torture. Caligula l'a libéré en lui donnant son poids en or. Voilà où sont nos valeurs à nous. Non pas citoyen-mouchard mais marginal têtue, orgueilleux, on peut-être, mais terriblement fier. Lorsque nous n'osons pas dénoncer « la torture » infligée par l'AP (surtout lorsqu'elle touche à la susceptibilité de nos rectums voyoucratiques), c'est cela qui fait blocage, alors psychorigide pour psychorigide, autant en faire un atout et une qualité. Ou alors nous sommes, moi inclus, cons et lâches, et là, même pas la peine de relever la tête pour faire coince dans et blabla dehors, nous méritons ce qui nous arrive car nous aurions alors des mentalités de perdants, et au-delà, de soumis. Je sais que c'est facile de dire ça, mais que disons-nous dans nos colères impuissantes ? Nous ne disons pas : « Oui Monsieur. Merci Monsieur. » Nous disons, et quel qu'en soit le prix à payer en mitard ou autres : « Va te faire ... ! », « Je t'emm... ! »

Maintenant, ne nous trompons pas, ce n'est pas aux matons qu'il faut dire ça, car qu'est-ce qu'un maton sinon un vendu du prolétariat qui a choisi d'opprimer

un autre enfant du prolétariat pour bouffer ? D'ailleurs, quand l'un d'eux m'agace, je le regarde dans les yeux et lui dis avec beaucoup de pitié : « Ah là là, je comprends, c'était dur, hein, tous les jours, d'aller pleurer à l'ANPE ! » 9 fois sur 10, il baisse la tête en ronchonnant. Quand il ne la baisse pas c'est qu'il a passé l'examen dont les questions ont été baissées en dessous du seuil de pauvreté intellectuelle, et dans ce cas, il n'a pas saisi mon allusion à l'ANPE, et en fait il est un douanier à la Fernand Raynaud ! Bref nos ennemis sont bel et bien les magistrats qui nous envoient dans les geôles alors qu'ils savent pertinemment que nous avons raison de refuser l'esclavagisme social en allant voler les *soussous* qu'ils cachent dans les banques. Quand un magistrat me dit que les sans-papiers n'attaquent pas les banques, que dit-il ? Il me dit simplement qu'il aurait préféré que je bosse au noir (un délit) plutôt que d'aller voler 3 euros 50 dans une banque ; et quel travail me propose-t-il en sous-entendu ? Pardi, de venir chez lui faire le domestique ! Jadis, ils avaient tous une bonne étrangère afin qu'elle n'entende pas ni ne comprenne les conversations à la table d'hôte du maître de maison. Le seul droit, faveur, que les pauvres avaient, restait celui de lécher Madame et de sucer Monsieur.

J'invite à mordre dans le vif du sujet !

Salut à tous et toutes, hommes, femmes, enfants, transexuel(le)s incarcérés.

Credo quia absurdum

(LETTRE À L'ENVOLÉE, OCTOBRE 2005)

- Et l'argent du hold-up de la banque ? demande le juge.

- À cette heure, il est retourné d'où il venait, monsieur le juge.



Woiseau

Quand le nid est fini
l'oiseau est mort !!!

À Cesare Battisti

Très chers ami(e)s,

Mettez un homme en prison, il en sortira toujours... quelque chose... de bon ? Oui, puisque vous êtes là, et je vous en remercie tous et toutes.

Que vous dire ? Sinon tenter de vous expliquer la simplicité de ce qui m'est arrivé.

Certains de mes ami(e)s ont été surpris, peïnés, choqués par ma récidive, mais aucun n'a été déçu puisque la déception porte en elle un jugement, et l'amitié ne juge pas. Il y a eu des questions comme : « Il est con ou quoi ? Souffrirait-il du syndrome de Stockholm au point d'aimer la prison ? Est-il fou ? Il aurait pu prendre des précautions, non ? » Toutes ces questions sont légitimes si on les résume à celle-ci, paradoxe absurde : serait-il fondamentalement honnête ? Au point que son mépris des cagoules, des masques, des salles de conseils et de délibérés, des ministères et des confessionnels... l'écoeure.

C'est là-dedans que s'inscrit non pas ma récidive, mais ma continuité. Ma présence en prison est une façon radicale de dire non. Lorsque je suis sorti de prison, on ne m'a pas demandé d'être réinsérable mais d'être recyclable. On m'a demandé aussi d'aller mendier un temps d'identité à la préfecture de police.

Pour adoucir ce dressage on m'a titré du statut d'écrivain. Ecrivain ? Drôle de mot. J'ai essayé, mais j'ai rencontré des TTS (Thénardiens du Théâtre Social) avec 400 000 francs à la clef pour mettre sur scène des pauvres capturés dans la grande réserve de la misère sociale... Des pauvres bénévoles.

J'ai dit non. Pas parce que je suis écrivain mais parce que je me suis heureusement souvenu que j'étais un voleur et non un voyou. La différence ? Un grand sociologue dont je tairai le nom par modestie et par pudeur a dit : « Les voyous autodidactes qui n'ont pas fait l'ENA ont des ambitions bourgeoises alors que les voleurs n'ont que des rêves d'enfant. »

Et à propos d'enfant, je me souviens de ce jour du mois de mai 1967 où, me promenant avec mon père, j'écoutais le brave homme me donner des conseils d'existence. Déjà à l'époque, je savais que c'est l'état

d'esprit qui donne la vision du monde. Papa donc me montra un oiseau dont le bec s'ornait d'une brindille. Il lâcha, parole du code pénal, ce proverbe : « Petit à petit l'oiseau fait son nid... » Moi, ébahi par cette révélation, je répondis plein d'admiration : « sauf le coucou. » Mon père hurla derechef : « Petit à petit l'oiseau fait son nid... » Je hurlai de plus belle : « Quand le nid est fini l'oiseau est mort !!! » De ce temps date mon amour pour les coucous, les pies et les frégates.

Comme tous les êtres humains l'envient, le rêve de « voler » se fit en moi. Je me sentis pousser des ailes, un bec et des serres rien que d'évoquer le mot « rapace ». Plus tard me viendrait la tendresse pour les pigeons et les faisans. Je me voyais même plus tard travailler, exerçant ce beau métier de... de ? Hum... de : dentiste ! ... pour les poules. J'acceptai même l'idée de faire l'autruche en faisant mienne la maxime d'un grand philosophe dont je tairai le nom par pudeur et par modestie qui conseille ceci : « Quand tu fais l'autruche, pense à protéger ton cul. » Enfin aujourd'hui l'oiseau est en cage et que me reste-t-il, sinon ma voix.

J'imagine bien que parmi vous certains ne me connaissant ni de Rachid ni de Zorla doivent se dire : « Pourquoi filer du fric à cet enfoiré de pilleur de banques ? » Je te répondrai ceci, mon frère, en vérité : « Et pourquoi pas ? » Quand je pense aux 760 millions de dollars que vous allez payer pour le Crédit lyonnais... Ne vous ai-je pas vengés un peu ? Oui, mes frères et sœurs, beau-frères et belle-sœurs, frères et sœurs adoptives, il est temps que je pense de penser une nouvelle pensée en y réfléchissant bien !

Non ce n'est pas de la langue de bois. Je ne me risquerais pas à la langue de bois alors que je sais que vous avez les oreilles en taille-crayon ! Ne croyez pas que je commence ici une future carrière de gourou ! Nenni, nenni ! Il me faut juste un ordinateur (nous verrons ensemble le mois prochain pour l'imprimante).

Et pourquoi donc ? Pour écrire un épisode de *Navarro* ? Non ! De *Julie Lescaut* ? Non !
Pour vous écrire des livres afin de reprendre le flambeau des anciens.
Bien sûr, je ne suis pas Genet, ni Verlaine, ni Sade, ni... ni, mais... je suis un être humain. N'ai-je pas deux bras, deux jambes, deux yeux, deux narines, deux testicules ?
Oui, certains jaloux se disent qu'il a tout en double

et c'est souvent le reproche qu'on me fait... mais blague à part, n'a-t-on pas le droit à un nardin'ateur ? Une imprimante ? Un scanner ? Et une petite rente mensuelle pour l'encre et le papier ? Hein ? J'ouïs des protestations ? Je conclurai sur les mots de Fernandel qui donna cette réplique dans je ne sais plus quel film où il escroquait autrui :
« Enfin, pour avoir de l'argent ?
Il faut bien le prendre à quelqu'un ! »

Hafed emprisonné, Hafed martyrisé,
Hafed assoiffé, mais un jour, Hafed libéré.
(LETTRE À L'ENVOLEE, JUILLET 2005)

Mieux vaut se branler à mort au zoo
que se faire traire à vie à la ferme.

Il m'est arrivé de vouloir me réinsérer, mais à force de tourner en rond pendant des années dans les cours de promenade des prisons, il est dur de marcher droit du jour au lendemain. Ça en devient presque biologique. D'ailleurs ça l'est, puisque la taule s'imprime à l'intérieur, et je mettrais ma main de voleur à couper que mon âme doit porter en filigrane un numéro d'écrou. En plus, en prison, j'ai toujours su pourquoi j'y étais, mais dehors, je ne saurai jamais pourquoi j'y resterais. Entre la prison et l'extérieur, je n'arrive pas trop à voir de différence, c'est comparer le zoo de Vincennes à la réserve de Thoiry. Derrière les barreaux on se révolte et on peut arriver à tenir le coup ; dehors, en captivité dans ce que l'on croit être la liberté, on est malheureux sans savoir pourquoi. Souffrir n'est rien à mes yeux si avoir mal est visible. J'aime les plaies franches, je déteste les maux internes, sournois, invisibles ; bref les enculeries. Les chirurgiens ont dû être inventés grâce à ce genre de philosophie : il fallait bien ça pour ouvrir un bide et voir ce qu'il y avait dedans. C'est tout de même drôle que la prison ne soit pas dissuasive et que la récidive puisse perdurer. Durant mes années noires, je me disais toujours qu'après-demain serait mieux qu'avant-hier, et les deux jours minéraux du centre m'étaient deux silex pour alimenter un feu de haine en moi. Pourtant, il est toujours dans la vie d'un prisonnier un moment où tout peut entrer dans l'ordre de la soumission, une période où l'on peut se réinsérer, où l'on sent qu'on doit le faire, qu'on est prêt à recommencer à zéro, prêt à pardonner à la vie. Moment de conscience où l'instinct de conservation hurle à la mort de tout si... A cet instant précis, la porte devrait s'ouvrir et les gardiens, directeurs et autres loustics diraient au taulard : « Va ! Fous l'camp, p'tit con ! »
Le prisonnier ne pourrait que dire merci et filer sans jamais récidiver. Ce bref éclat de vie trop vite étouffé par la haine et le renoncement n'est jamais décelé par ces pseudo-professionnels du monde carcéral. Ils n'ont pas été dressés pour reconnaître le désir de vivre. Ils ne détectent que la rage de vivre, et la rage... On sait ce qu'elle inspire.

(LES FORCENÉS, 1992)



comme cul

Un petit clin d'œil à propos de l'islamisation : l'AP avait programmé XXL (une chaîne de cul), et au bout d'un mois elle s'est arrêtée pour revenir sur MTV (zique) parce que les prisonniers islamistes se sont plaints auprès de la direction pour cette infamie cathodique. Les pauvres appuyaient involontairement sur les n° 1 et 3 et tombaient dessus à partir de minuit. Ce qui est choquant là-dedans, c'est que l'AP plie à une pression islamiste, et que les islamistes sont prêts à collaborer avec l'AP au nom de leur morale ! Echange de bons procédés. Les deux finiront par l'avoir dans le c... Dans les années 1980, c'étaient les prisonniers pour mœurs qui s'étaient plaints sous prétexte que ça foutait leur psychothérapie en l'air – et que surtout, ça soit mis dans leur dossier, qu'ils avaient manifesté contre l'abomination qu'est la pornographie...

Moi ? Ma parole, quand ça s'est arrêté, ça m'a sauvé la vie... Je perdais deux kilos tous les soirs ! Je me transformais en Derrick non-stop, et mes ressources naturelles ne sont pas éternelles, nom d'une bite !

(LÉTTRE À L'ENVOLEE, SEPTEMBRE 2005)



Crouille

Aux jeunes prisonniers politiques des maisons d'arrêt françaises, elles-mêmes en banlieue...⁽¹⁾

Salut et Honneur

Il m'importe peu d'être algérien ou autre, mais je ne me fous pas des hommes, femmes et enfants morts sous diverses tortures pour que je sois aujourd'hui algérien. Ils m'ont fait un cadeau de vie que je garde en moi, même si je n'en use pas à l'extérieur pour une revendication revancharde ou misérabiliste dans une dénonciation post-coloniale ; il y a eu guerre et ils l'ont perdue, point barre. Les Algériens savaient être les plus faibles, et ce fut leur force contre ceux qui se croyaient les plus puissants.

Se pose aujourd'hui la question de qui je suis pour la France ? Ce que je suis pour la France,

voilà quarante-cinq ans que je le sais : un BCCR (bicot-bougnoule-crouille-raton) ! Je vais donc m'attacher à ce « qui ». Et pour cela, parlons des autres.

Tout d'abord, les harkis. J'ai regardé la carte de France, je n'ai pas trouvé un seul bled qui s'appelle Harkizy ou Harkizia ou Harki-Plage ou encore Ville-harkis. Il n'y a pas plus de région que de province sous cette appellation où habiteraient des Harkisois et Harkisoises. Les Harkis, donc, n'existent pas en France – ou plutôt ne devraient pas exister, puisqu'ils sont français, paraît-il. Pourquoi ont-ils gardé, eux, leurs enfants et petits-enfants, cette appellation très contrôlée qui est en fait le nom d'un corps d'armée parallèle ?

Qu'en Algérie, on les appelle encore aujourd'hui des harkis, c'est recevable, compréhensible d'une mémoire en souffrance, encore traumatisée – mais en France ? Il est intéressant de voir que ce groupe de

L'État prend le droit et use du pouvoir
de transformer un fait historique en fait divers...
Et inversement, quand et si ça l'arrange !

personnes n'a toujours pas été intégré alors qu'on sait que ce que l'État appelle le prix du sang vaut droit du sang. Si cette population parquée, honnie, haïe n'a pas été intégrée... Pourquoi la population d'origine immigrée le serait-elle ?

A qui peut-on faire croire qu'il a été un jour souhaité par l'État d'intégrer, là où le seul but était l'exploitation totale des individus puis leur rejet définitif au cas où ils ne seraient pas recyclables économiquement, comme les anciens combattants coloniaux de 14-18 dont la retraite est plus qu'une honte à l'homme : une insulte à la vie. Tous les médias ont claironné, la larme à l'œil, qu'il restait 6 poilus survivants... En France ! Ailleurs, Maghreb, Asie, Afrique ?... Qu'est-ce qu'on en a à foutre !

Il a fallu cinquante ans à l'État pour désintégrer Papon, le renier – et encore, avec une douceur et une tendresse proche d'un accompagnement filial pour un parent en fin de vie dont on souhaite hériter.

C'est cela qui me fait me poser la question du qui je suis pour la France ? La réponse devient de plus en plus claire : un enfant illégitime revendiquant un droit d'héritage contre un enfant légitime. Je suis donc pour la France : un bâtard, et chacun comprendra bien que je ne parle pas de papamaman, mais de symbole.

La société française n'ayant pas intégré les harkis prouve irréfutablement qu'elle ne compte pas intégrer une communauté globalement, juste des individus dont le reniement est gage d'assimilation et de collaboration pour faire un barrage critique et auto-critique au groupe afin de le filtrer un à un pour ne retenir que ceux qui font allégeance dans un prosélytisme de reconnaissance sociale envers la générosité, non pas du pays, mais de l'État.

Je viens de comprendre aussi que je suis un enfant de la guerre, puisque né en 1960, et que j'en ai subi les séquelles du fait de n'avoir ni grands-parents, ni oncles, ni tantes, ni cousins-cousines. Des parents donc à la merci de l'immigration, sans autre choix que de venir en France en tant que butin de guerre, prise de guerre. Mon père, recensé père de famille – deux enfants – devant faire le choix entre l'Indochine ou venir seul en France pour la reconstruction. Des rafles se faisaient dans les villages pour incorporer de force tout célibataire sans enfant qui pourrait, chair à canon, se battre en Indochine. Les pères de famille pouvant venir trimer en France seuls afin de reconstruire la France détruite par les bombardements alliés. La terreur était terrible en

Algérie et le massacre de Sétif ⁽²⁾ en témoigne, avec en plus, circonstance aggravante pour la France libérée, la question de savoir pourquoi les Français ont assassiné à Sétif plutôt qu'à Berlin ? Ils avaient encore peur du cadavre nazi ?

C'est dans ce contexte que je suis né à Paris, et j'aime la France sincèrement, seulement voilà que je n'ai plus qu'un regret à formuler aujourd'hui, et c'est celui d'être né en France. Regret tristement sincère, du fond du cœur, et affreusement lucide, du plus profond des tripes de ma mère. Certains diront que je serais crevé de faim dans le pays de mes parents ? C'est vrai, je serais peut-être mort là-bas, mais à ceux-là, je rétorquerai qu'entre être mort là-bas et ne pas vivre ici, quelle différence fondamentale ?

Existentielle ? Humaine ? Bien sûr, j'aurais pu m'intégrer, me diluer, m'assimiler, me dissoudre dans la société française jusqu'au jour où un Sarkozy m'aurait tamisé, filtré, retenu dans un quelconque filet et déchu de ma nationalité française, de mon statut de bon exemple, ou pire, m'aurait fait accepter, comprendre, bénir, soutenir ses points de vue et ses actes de toute nature – même contre.

Aux États-Unis, ils ont réussi à ce qu'un homme noir devienne blanc (Mickaël Jackson) et que des enfants noirs se suicident parce qu'ils n'avaient pas les moyens financiers de devenir dermatologiquement blancs.

Devenir un Azouz Bééé-gags (et autres Malek Bounty) ? Lorsqu'on le regarde sans l'écouter, en coupant le son de la TV, on remarque qu'il a tout du colonial : la courbette asiatique, le sourire « Oui Sidi », et les yeux roulants à la « Bwana »... Qu'est-ce que c'est que cet hybride politique ? Il s'est évadé de la bande des latex des *Guignols de l'info*, tant il a tout de la marionnette et du pantin ! Quand je le regarde, mon côté berbère a honte ! Quand je l'écoute, mon autre côté touareg s'offusque, et quand je fais les deux à la fois, mon tout maure se retourne dans sa tombe carcérale pour lui montrer son cul et, dedans, l'inviter à retourner d'où il vient et d'où il n'aurait jamais dû sortir !

Il faut dire dès aujourd'hui aux jeunes Français d'*origine française* mais de *coloris étranger*, les prévenir de ne jamais accepter de prendre les armes pour soutenir la France. Elle ne vous intègre pas car elle a peur de vous ! Peur de ne pas pouvoir vous forcer par des rafles, par les discours tenus aux illettrés du bon temps jadis, à aller crever pour elle. Elle n'aura pas d'arguments pour faire de vous une nouvelle génération de harkis pour aller tuer

de l'Iranien, du Syrien, etc. Elle va être obligée d'envoyer ses enfants légitimes et de vous laisser là, dans sa maison sociale. Il est évident que l'Europe va vers une guerre qu'elle désire parce qu'elle est exsangue et que si les capitaux sont chez elle, les richesses sont ailleurs. La France compte des pacifistes politiques (effrayés, comme on l'a vu, aux moindres prémices de guérilla urbaine), mais le dernier étant Jaurès, pas d'homme de paix politique. Alors le caca, on va y avoir droit !

L'Afrique noire meurt de maladie, de famine, de guerre ; mais les survivants, un à un, pays par pays, se réveillent, et s'ils ne sont pas encore en état de lutter contre l'ennemi invisible, ils sont en passe de penser, de deviner de plus en plus les contours de cet ennemi invisible, blanc et chrétien.

La France, donc, n'a aucune confiance en vous ; aucune sorte de sympathie pour vous, aucune amitié ou reconnaissance pour vous. Elle sait le mal qu'elle vous a fait et qu'elle est prête à vous refaire au nom de sa certitude de vous être en tout supérieure ! Elle peut à peine souffrir ses propres pauvres, elle s'en occupe en se bouchant le nez ou en dégoutant un Abbé Pierre à qui elle délègue une concession pour plus de cinquante ans ! Pauvre Abbé Pierre qui, à 92 ans, répond aux questions d'un Fogiel minable de petitesse qui, cherchant le scoop dans l'incontinence du caleçon d'un vieillard, lui parle de cul au lieu de lui demander pourquoi il aspire tant à mourir sans laisser d'autre message que sa désespérance en l'avenir et d'autre bilan que sa défaite en l'homme. Et ce n'est pas être haineux que de dire cela, mais il est temps que la France ouvre le vrai débat qui s'impose dans notre pays de savoir si oui ou non une population d'origine étrangère ira se faire trucider pour elle, ne serait-ce que par reconnaissance de n'avoir

pas payé d'impôts, tandis que le chômeur français sur son palier, prêt au combat et constipé par le devoir – bleu de peur, blanc d'angoisse et rouge de crainte – pour ne pas se chier dessus, devient fou de savoir sa future veuve restée chez elle entre un voisin basané, bruyant de rut, et un autre, noir, odorant de phéromones, tous deux dispensés des obligations mortifères qu'ils ne risqueront pas puisqu'ils ne sont pas citoyens.

Pour conclure clairement, le simple fait qu'il y ait en France une communauté stigmatisée par son appellation même de franco-harkie cinquante ans après la fin d'une guerre démontre preuve à l'appui que perdre un racisme d'État au plus haut sommet des pouvoirs, et que celui-ci est entretenu par une volonté politique incluse dans l'héritage de l'idée d'une suprématie blanche. A savoir que l'Arabe domestiqué pour sa force de travail est le chaînon manquant entre l'homme noir re-sauvagisé et l'homme blanc surcivilisé.

Pour notre suicide collectif, après les TS de l'humanité (tentatives de suicide bien plus que crimes contre elle-même) que furent la traite des Africains et la Shoah, il ne nous reste plus qu'à souhaiter que les Asiatiques viennent vite nous euthanasier en faisant de nos obésités américano-européennes des sushis afin que les baleines puissent enfin vivre en paix. Monde de merde, voilà quelques pages pour le torcher vite fait tant il me dégoûte ! Plus que jamais : pas réinsérable dans ce monde-là, l'Abd-El-Hafed ! Il y a dans les prisons françaises 800 nouveaux prisonniers politiques sans aucune étiquette partisane ! Fasse qu'ils se fédèrent en un mouvement à leur sortie. C'est la Racaille ? Et bien j'en suis !

COUVRE-FEU PÉNAL + ABAT-JOUR SOCIAL =
LÉGITIME DÉFENSE SOCIALE

(LETTRE DE FRESNES À L'ENVOLEE, FÉVRIER 2006)

En plus d'être un con universel,
un homme blanc européen pauvre et raciste
n'est qu'un étranger dans son propre pays !

Notes

1/ Adresse aux jeunes incarcérés suite aux émeutes de 2005 consécutives à la mort de Zyed et Bouna. De la fin octobre à la mi-novembre 2005, 2 921 personnes – dont un tiers de mineurs – sont interpellées dans le cadre des émeutes en banlieue ; 600 environ sont incarcérées.

2/ Le 8 mai 1945, à la fin des hostilités de la seconde guerre mondiale, les autorités coloniales autorisent une manifestation à Sétif, en Algérie. Les sujets français ont certes le droit de célébrer la victoire de la puissance coloniale pour laquelle ils ont versé leur sang, mais certainement pas celui de réclamer l'autodétermination. Les manifestants sortent du cadre. La manifestation est donc réprimée dans le sang. Les morts se comptent par milliers.



Voleur

Je suis voleur, c'est ma réalité, et pas comme beaucoup le pensent, ma vérité. Il arrive qu'on accepte le fait que je sois voleur comme d'autres sont handicapés, mais on m'objecte l'existence de violeurs et tueurs d'enfants. Genre d'argument massue, histoire de m'étrangler, de m'étouffer, dans le même sac. N'ayant jamais fait aucune guerre, que ce soit celle de 39-40 ou celle d'Algérie, d'Indochine, du Vietnam, de la planète Toto..., il m'est très difficile de parler du viol des femmes et de l'assassinat des enfants. Pour moi, les personnes qui commettent des crimes sont, j'ai vérifié le fait en prison, souvent de bons pères de famille qui n'ont pas eu la patience d'attendre la prochaine guerre pour, en toute liberté et impunité, commettre ce que mon jargon appelle des enculeries. Je renvoie donc cette question à tout militaire... En y regardant bien, la criminalité sur un siècle a fait moins de dégâts mortifères qu'une société, quelle que soit sa nationalité ou son idéologie, en une semaine de conflits mondiaux. Moi, les problèmes sociaux ne m'in-

téressent pas. Je ne me suis jamais fait rembourser par la Sécurité sociale et je n'ai jamais émargé au budget de l'ANPE.

Je crois ne rien devoir...

Evidemment, je ne me considère pas comme un saint, mais je n'ai jamais travaillé avec la haine en moi. J'ai pourtant vu de vilaines choses dans ma vie, et j'en ai pas mal subi dans mon enfance. Je n'en parlerai pas, réflexe de pudeur ou protection familiale, je n'en sais rien. Ma certitude est simple, je ne me suis jamais servi de mes douleurs pour les métamorphoser en circonstances atténuantes face à mes juges.

Mes souvenirs peuvent être des putains, mais il leur faut un large trottoir ainsi qu'une clientèle choisie : celle des amies qui ont souffert les mêmes horreurs et qui savent en rire. Je n'ai pas encore rencontré mon confesseur et je ne suis pas encore un gibier pour psychanalyste de pissotières, pour sociologue de vespasiennes, pour curé de chiottes.

Ma mémoire est un combustible dont l'énergie me fait vivre au jour le jour. Je n'ai pas à vendre ce gisement interne pour vous faire rouler les méninges et taquiner le clitoris cérébral...

(LES FORCENÉS, 1992)

Je ne suis pas un voleur qui est devenu écrivain, mais je suis un écrivain qui est devenu voleur. La première fois que j'ai volé du fric en cash (je ne suis pas un voleur malhonnête, je n'ai jamais rien pris dans le porte-monnaie de mon père ou de ma mère, chose que vous avez tous fait ici, je le signale, sans dénoncer personne...) et le premier butin que j'ai eu, j'ai acheté – je ne savais même pas m'en servir – une machine à écrire... Et j'ai commencé à taper dessus. Même pas une Remington, je crois que c'était une merde en plastoc, Olivetti ou un machin comme ça. Et j'ai tout de suite eu ce goût de vouloir comprendre comment ce que je lisais dans un bouquin, on le mettait sur une feuille. Et j'adorais aligner l'alphabet, et que ça tombe pile poil. Donc j'ai souvenir d'avoir tapé sur des feuilles complètement pourries, ensuite de coudre, gamin, et de me faire un petit livre, avec la couverture et tout, tout, tout.

(ENTRETIEN AU FESTIVAL DE PEZENAS, 2013)



Braqueur

Mon métier, car c'en est un, est l'attaque à main armée. Je travaille habituellement avec deux armes de poing, une fausse pour braquer les gens et une vraie pour ces voyous ratés que sont les flics. Je fais l'échange d'arme sitôt que je sors de la banque, de la bijouterie ou de tout autre endroit à royalties. Je ne peux pas braquer des victimes avec le risque de tuer, j'aurais trop peur de tuer un homme ou une femme qui ressemblerait à un membre de ma famille. Quoique j'aie prévenu les miens de ne jamais bouger héroïquement face à un hold-up qui ne les concernerait pas autrement qu'en témoins passifs. Je ne pourrais pas même haïr ou me venger des voleurs qui abattraient mon père ou mon frère mort par connerie.

La médaille ? Carrez-vous-la au cul !

(LES FORCENÉS, 1992)



Non merci

Je suis hostile au travail. Je suis hostile et réfractaire au travail, que ce soit en prison ou à l'extérieur. Pour parler de l'écriture de mes livres, j'ai trouvé une formule. Je suis « salarié de mes loisirs ». En prison, je n'ai jamais travaillé. Lorsque le travail était obligatoire, j'allais au mitard. Le directeur de Clairvaux m'a demandé de faire au moins des études parce que selon lui, il était impossible de laisser voir aux autres prisonniers que je n'étais pas malheureux en ne travaillant pas. Ce à quoi j'ai dit : « Ni travail, ni études ! » On crée un sous-prolétariat à l'intérieur de la prison. Chaque fois que l'Etat propose d'en construire une, le maire ou le conseiller régional sont ravis. Passées les premières réticences à l'égard des criminels, le boucher travaille, le marchand de tabac travaille, le chômage baisse dans la région, cela crée de la richesse. Les prisonniers qui y contribuent n'en bénéficient jamais. Je ne dis pas que ceux qui travaillent sont des imbéciles. Ils n'ont pas le choix. S'ils veulent manger, ils ont intérêt à bosser, surtout dans les prisons actuelles où c'est semi-privé. Les entreprises de sous-traitance, telles la Sodexo, apportent le minimum dans les plateaux-repas et un prisonnier qui veut manger à sa faim doit travailler énormément pour 200 euros par mois afin de pouvoir acheter à cette même entreprise le supplément de nourriture qu'elle lui vendra. Je suis hostile à un système où le ministère de la justice est capable de produire une brochure qui est un appel d'offres aux entreprises. Autant décréter tout de suite qu'il s'agit d'une population disponible sur place en permanence, corvéable à merci, n'ayant pas le droit de grève et que l'on peut déclasser sans lui payer le chômage. Une population qui en cas d'accident du travail est déclassée sans indemnisation. C'est la seule population ouvrière que l'on peut fouiller à nu lorsqu'elle sort des ateliers. Imaginez ça à la sortie des usines Renault ! La prison est le seul endroit où l'on peut mettre à nu les ouvriers.

(ENTRETIEN DANS MOUVEMENT, 2010)

Pour moi le mot « classe »
faisait résonner le mot « lutte » !

Le maton sourit en coin et me dit tranquillement ce matin :

« Vous bossez.»

Un jeu cyclique depuis quelques années avec l'administration, vu que le travail est obligatoire avec l'option études si on n'est pas manuel. Tout sauf l'oisiveté ; ça, les oisiveurs, ils n'aiment pas en taule. Donc tous les deux, trois mois, ils s'amusaient à me « classer », c'est comme ça que ça se dit... Classer quelqu'un quelque part pour faire quelque chose. Pour moi le mot « classe » faisait résonner le mot « lutte », alors, comme d'habitude ma réponse restait la même : « Non merci. » On aurait pu en rester là, mais pas du tout, la suite venait assez vite. Un rapport disciplinaire et me voilà reparti pour la dixième fois en direction du cachot, du mitard, du quartier disciplinaire pour huit jours d'extrême solitude. Le directeur lui-même en avait un peu marre de me

voir debout dans son prétoire avec mon œil brillant, ma bouche gourmande de gamin de vingt ans lui dire encore et encore : « Non merci... » Il m'avait proposé, le brave homme, de faire des études, que ça me servirait plus tard dans le dehors de la vie, comme si ici on était tous morts, ou mieux, il m'encourageait me poussait me canalisait me tuteurait me bonzaïyait à apprendre des langues : « L'espagnol, l'anglais... Ça pourra vous être utile. » Moi, le côté voyage ? Franchement, je me suis toujours senti bien où j'étais et pour tout dire, mon premier habitat restait ma carcasse alors... La trimballer avec muscle, chair, os, etc. Drôle de caravane. Et puis parler une autre langue ? Déjà, en français j'avais peu voire rien à dire... Alors, dire rien dans une autre langue ? Donc : « Ben non merci ». Au mitard.

(INÉDIT, 2014)

**J'aimerais remercier tous ceux et celles
dont le nom commence par**

A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z

en espérant que je n'oublie personne.

Hafed

BIBLIOGRAPHIE

Romans

1992 : *Les Forcenés*, recueil de nouvelles préfacé par Robin Cook, Editions Clô.

2000 : *Les Forcenés*, réédition, Rivages/Noir.

2003 : *Eboueur sur échafaud*, roman autobiographique, Rivages/Noir.

2006 : *Le Philotoon's*, Correspondance entre l'auteur en prison et des amis de l'intérieur et de l'extérieur, Editions L'Insomniaque.

2006 : *Les Poteaux de torture*, second recueil de nouvelles, Editions Rivages.

2008 : *Marche de nuit sans lune* : roman, Editions Rivages (en cours d'adaptation à l'écran par Abdellatif Kéchiche).

2011 : *Garde à vie* : roman jeunesse, Editions Syros, Collection Rat noir.

2012 : *Coco*, illustré par Laurence Biberfeld, Éditions Ecorce.

2014 : *Le charbon*, collectif, éditions BBoyKonsian.

Théâtre

2001 : *La Joue du roi*, suivi de *Vomitif*, Editions L'Insomniaque.

Poésie

2010 : *L'Œil à clé* : recueil de poésies, Editions Domens.

Entretiens

Dans *Article 11* d'octobre 2008.

Dans *Mouvements* N°62, 2010.

Enregistrement aux 51^e rencontres cinématographiques de Pézenas.

Filmographie

2006 : *Mordre*, un film de Nourdine Halli13, adapté de la nouvelle *Les Dents blanches* tirée du recueil *Les Forcenés*.

2011 : coscénariste du film *Sur la planche* de Leïla Kilani.

2014 : coscénariste du film *Fièvres* d'Hicham Ayouch.

L'Envolée

Numéros : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41

QUELQUES NOUVELLES

Hommage de Kamel, prisonnier aux Baumettes

« A mon Hafed,

Tu es parti mais tu es là dans nos cœurs, nos pensées. Tu m'as appelé "mon frère" sans me connaître, juste par empathie parce que ton cœur a ressenti ma douleur. Avec tes mots tu m'as encouragé, tu m'as aidé. Pour tous les opprimés, tu t'es dressé face à l'adversité, tu t'es battu, tu as lutté, et tu n'as pas oublié... Tu aurais pu tourner la page mais c'est ton cœur qui t'a guidé. Tu nous a dit de résister. Tu leur a dit la vérité.

Hafed, tu ne nous as pas oubliés. »

« On cherche notre pote Vince, DPS »

Un message qu'on vient de recevoir : « Salut, on cherche un pote perdu de vue après un transfert, le Spip nous dit qu'on n'est pas de la famille, qu'on n'a pas à savoir où il est. On a perdu le contact avec la famille. Nos lettres ne reviennent pas, mais ne lui arrivent pas non plus. Après la MA de Plœmeur, une autre MA à côté de Rennes et le CD de Châteauroux, on cherche notre pote Vince, DPS, qui a changé de nom suite à sa conversion à l'islam. » Contactez le journal, on fera suivre.



Gogo Askaroglu est toujours à l'isolement à Bourg-en-Bresse

L'AP lui fait payer la lutte qu'il a menée en 2011 avec d'autres prisonniers du CD de Roanne (voir *L'Envolée* N°33) contre l'humiliation des détenus et de leur proches lors des fouilles et des UVF, l'exploitation dans les ateliers et la pression de plusieurs surveillants pénitentiaires. A minima, il est possible d'appuyer sa demande de transfert en appelant le centre pénitentiaire au 04.26.16.10.00 et en demandant à parler à MM. Motuelle ou Courche.

« Beau comme une prison qui brûle »

Kyou, l'un des principaux acteurs de la révolte d'Ensisheim, en raconte – pour la première fois – la genèse, le déclenchement et l'embrasement. « Le 16 avril 1988, la prison d'Ensisheim flambait. La presse et la justice ne voulurent voir dans cette révolte spectaculaire qu'une explosion parmi d'au-

tres qui valut à cinq détenus quatre ans de prison supplémentaires. Cette mutinerie est pourtant restée ancrée dans la mémoire carcérale. Jamais depuis les grandes révoltes de 1974 un établissement pénitentiaire n'avait été détruit avec tant de ferveur. Jamais les initiateurs d'une mutinerie n'avaient revendiqué leurs actes avec autant de constance et de dignité. Rarement l'institution pénitentiaire elle-même avait été à ce point remise en cause. *Beau comme une prison qui brûle* constitue un témoignage authentique, précis et plein d'humour. Près de trente ans après les faits, il résonne comme une ode à la révolte et à la liberté et rappelle que certains incendies ne s'éteignent jamais. » Pour l'instant, on peut l'acheter seulement en PDF sur Kyou.org mais il sera bientôt tiré en version papier et disponible à la vente en ligne. Et sans doute aussi dans quelques bonnes librairies...

« Delta, Charlie, Delta », ou la relaxe programmée des policiers responsables de la mort de Zyed Benna et Bouna Traoré

Le collectif Angles morts publie une brochure qui comprend un compte rendu et une analyse du procès de deux des flics qui ont coursé les deux jeunes gens jusqu'au transformateur électrique dans lequel ils ont perdu la vie, et de la relaxe prononcée le 18 mai dernier à Rennes. A lire absolument. Vous pouvez la télécharger sur : www.facebook.com/collectif.anglesmorts et www.bboykonsian.com

Un appel du collectif de l'Encre Contre les Placards

« Nous avons créé début 2015 le collectif De l'Encre Contre les Placards, groupe féministe transpédégouine situé à Lille, rattaché au J'en Suis J'y Reste, Centre LGBTQIF (Lesbien Gay Bi Trans Queer Intersexe Féministe) de Lille Nord-Pas-De-Calais. Un de nos projets est d'établir des correspondances avec des détenu.e.s LGBTQI tant au niveau national que local. Nous vous contactons donc pour savoir si vous êtes en lien avec des personnes incarcéré.e.s désireuses d'entreprendre des correspondances avec d'autres membres de cette communauté. Seriez-vous en mesure et/ou intéressé.e.s pour nous aider à développer ce projet ? N'hésitez pas à nous contacter si vous souhaitez avoir plus de détails sur notre démarche. Cordialement. »
Collectif De l'encre contre les placards c/o J'en suis J'y reste, 19, rue de Condé, 59 000 Lille

Rassemblements devant la prison de Valence

Ça fait quelque temps que des rassemblements de soutien aux prisonniers ont lieu tous les premiers samedis du mois devant la prison de Valence. Depuis le 2 mai 2015, la police tente d'intimider la

personne qui a déclaré les rassemblements à la préfecture. En juillet, elle passera devant la justice pour un rappel à la loi. Continuons à manifester ! Pour plus d'informations : <http://lelaboratoireanarchiste.noblogs.org/post/2015/05/3.1>

Christine : nouveaux procès

Christine est toujours harcelée par l'AP qui lui colle procès sur procès. Le prochain se tient lundi 29 juin au tribunal d'Evry pour des altercations avec des matonnes à Fleury-Mérogis. Suite à un report, elle comparaitra aussi devant le tribunal de Poitiers le 6 octobre à 14 heures où l'AP veut lui faire payer sa participation à un mouvement collectif à la prison de Vivonne.

Pour plus d'informations, lire ses derniers courriers et l'appel aux manifestations de solidarité : <http://enfinpisserdanslherbe.noblogs.org/>

IAATA devant la justice

Le site IAATA (Information anti-autoritaire de Toulouse et de ses alentours) fait l'objet de poursuites judiciaires pour la publication d'un texte sur l'organisation des manifestant.e.s face à la police suite à la mort de Rémy Fraisse. Solidarité avec les médias libres ! Soyons nombreux au procès qui se tiendra le lundi 29 juin à 14 heures au tribunal de Toulouse.

Pour plus d'informations : <https://iaata.inf>

« Faites sortir l'accusé »

Philippe Lalouel a été transféré à la centrale de Lannemezan. Il nous raconte ça dans une lettre qu'on pourra bientôt lire sur le site de *L'Envolée*. Un film sur lui est en cours de réalisation *Faites sortir l'accusé* ; à travers sa vie, ce film vise à briser le silence qui entoure des longues peines. Rejoignez la campagne de financement participatif : www.touscoprod.com/fr/faitessortirlaccuse et sur le Facebook : *Faites sortir l'accusé, le film*

Des coucous

« A Khaled à Poissy, bien eu tes bonjours, te le repasse ; Christophe Khider, garde la pêche poto ; Karim Tahir, j'espère que ça va mieux ; salut à tous les frères à Moulins ; au jeune de Seysses, toujours au QI ? Bon courage aux déterminés, femmes, hommes dans ces tombeaux secrets de merde ». Philippe L.

UN GRAND SALUT DE TOUTE L'ÉQUIPE
À NOS LECTEURS, LECTRICES, À NOS POTES.



Y'A DE LA MUTINERIE DANS L'HERTZ

LIBRAIRIES

Voici une liste de librairies et de lieux où on peut trouver *L'Envolée*. Elle est incomplète, et nous remercions d'avance ceux qui nous indiqueront d'autres lieux où nous pourrions déposer le journal.

ANGERS: LES NUITS BLEUES
AUCH: LE MERLE MOQUEUR / LE MIGOU
AVIGNON: LA MÉMOIRE DU MONDE
BAYONNE: ELKAR
BAGNOLET: LE REMOULEUR
BESANÇON: L'AUTODIDACTE
BORDEAUX: LA LIBRAIRIE DU MUGUET
BREST: D.ROIGNANT / LA PETITE LIBRAIRIE
CHALON-SUR-SAÔNE: ET APRÈS POURQUOI PAS
DIJON: LES TANNERIES / BLACK MARKET / GRANGIER
GRENOBLE: LE LOCAL AUTOGÉRÉ / ANTIGONE
LILLE: CCL / L'INSOUMISE
LIMOGES: UNDERSOUND
LYON: BUFFET FROID / LA FOURMI ROUGE / LA GRYFFE / LA LUTTINE / LE BAL DES ARDENTS / LE TASSE LIVRE / OUVRIR L'ŒIL / TERRE DES LIVRES
MARSEILLE: L'ÉQUITABLE CAFÉ / LE SEUL PROBLÈME / L'ODEUR DU TEMPS / MONNAIE DE SINGE / LE MOLOTOV / CQFD / LA FRICHE
MONTPELLIER: SCRUPULES
MONTREUIL-SOUS-BOIS: LA PAROLE ERRANTE
NANTES: B17 / CAFÉ LA PERLE / VENT D'OUEST
PARIS III: COMME UN ROMAN
PARIS V: LA GALERIE DE LA SORBONNE / LE TIERS-MYTHE
PARIS XI: LE KIOSK / LE KIOSQUE / ENTROPIE / LADY LONG SOLO / PUBLICO / QUILOMBO PROJECTION / THÉ TROC / PAGE 189
PARIS XVIII: LE RIDEAU ROUGE
PARIS XIX: LE MERLE MOQUEUR / TEXTURE
PARIS XX: L'ATELIER / LE COMPTOIR DES MOTS / LE MONTE-EN-L'AIR / LE GENRE URBAIN
REIMS: LE CRI DU PEUPLE
ROMANS-SUR-ISÈRE: LIBRAIRIE DES CORDELIERS
ROUEN: L'INSOUMISE
SAINT-DENIS: FOLIES D'ENCRE
SAINT-ÉTIENNE: L'ÉTRANGE RENDEZ-VOUS / LA GUEULE NOIRE
SAINT-GIRONS: LA MOUSSON
STRASBOURG: QUAI DES BRUMES
TOULOUSE: LE KIOSK / OMBRES BLANCHES / TERRA NOVA
VALENCE: NOTRE TEMPS / URUBU
BRUXELLES: ACRATA / LA BORGNE AGASSE / JOLI MAI / TROPISMES / MAELSTRÖM
LIÈGE: ENTRE-TEMPS

Brest: EXTRA-MUROS - Le mardi de 19 h à 21 h
Radio U - 101,1 FM. 02 98 03 82 61. 6, rue Pen Ar Creach, 29200 Brest
et sur internet: groupe.brest@genepi.fr
Prison couverte: MA de l'hermitage
Bordeaux: UNE HEURE POUR GRADUCHE (GENEPI) - Le vendredi de 19 h à 20 h 30
La clé des ondes - 90.10 FM
Dijon: SUR LES TOITS - Un dimanche sur deux de 18 h à 19 h. Radio Campus - 92.2 FM
Prison couverte: MA de Dijon
Grenoble: LES MURS ONT DES OREILLES - Le 3^e mercredi du mois de 19 h à 20 h
Radio Kaléidoscope - 97 FM
Prison couverte: MA de Varcès
Lyon: LA PETITE CUILLÈRE. Tous les 2^e et 4^e jeudis de chaque mois de 20 h à 21 h sur radio canut 102.2 fm à Lyon et alentour (entre 5km et 20 km) ou partout ailleurs sur radiocanut.org. Répondeur: 07 81 35 93 71
adresse postale: Atelier d'écriture, 91 rue Montesquieu, 69007 Lyon.
Mail: lapetitecuillere@riseup.net
Marseille: Radio Galère - 88.4 FM
HAÏNE DES CHAÎNES - Un lundi sur deux de 20 h à 21 h
Tél. du direct: 04 91 08 28 15 / 41, rue Jobin - 13003 Marseille
PARLOIR LIBRE - Le jeudi de 20h30 à 22h00 et le samedi de 19 h à 21 h
Tél. du direct: 04 91 08 28 10 / 41, rue Jobin - 13003 Marseille
Prisons couvertes: MA des Baumettes / EPM La Valentine / MA de Tarascon / Centrale d'Arles / Luynes
Nantes: NATCHAV - Le dimanche de 19 h à 20 h
Alternantes - 98.1 FM, 91 à St-Nazaire. Pour les messages (répondeur) 06 26 55 86 87,
Alternantes - 56, bd des Poilus - 44300 Nantes
Prisons couvertes: CP de Nantes / MA de Nantes / EPM Orvault
Région parisienne: L'ENVOLEE - Le vendredi de 19 h à 20 h 30
Fréquence Paris Plurielle - 106.3 FM
et sur internet: www.rfpp.net/envoleeradio@yahoo.fr. (Rediffusion le mardi à 8h)
Tél. du direct: 01 40 05 06 10 / 43, rue de Stalingrad - 93100 Montreuil
RAS-LES-MURS - Le mercredi de 20 h 30 à 22 h 30
Radio Libertaire - 89.4 FM
Prisons couvertes: MA de Bois-d'Arcy / MA de Nanterre / MA de Fresnes / MA de Fleury-Mérogis / MA de la Santé / MA de Villepinte / MA de Versailles / Centrale de Poissy / MA d'Osny
Rouen: AU DELÀ DES MURS - Le 1^{er} et 3^e samedi du mois de 17 h à 18 h 30 sur radio HDR 99.1 FM
www.radiohdr.radio.fr Téléphone du direct: 02 35 12 68 92
Saint-Etienne/Lyon: PAPILLON - Les 1^{er} et 3^e jeudis du mois de 20 h à 21 h
Radio Dio - 89.5 FM (rediffusion à Lyon sur radio Canut -102.2FM)
et sur internet: www.radiodio.org. CSA - 16 rue du Mont, 42100 Saint-Etienne
emissionpapillon@riseup.net
Prisons couvertes: MA La Talaudière (à Lyon: MA Corbas/EPM Mezieux)
Toulouse: BRUITS DE TÔLE ou L'ENVOLEE - Le jeudi de 19 h à 20 h / Yo-yo - Messages en direct les trois premiers jeudis du mois de 18 h à 19 h
Canal Sud - 92.2 FM - 40, rue Alfred-Dumeril - 31400 Toulouse
et sur internet: www.canalsud.net
Tél. du direct: 05 61 53 36 95 - Tél. messages: 07 53 33 86 80
Prisons couvertes: MA de Seysses / CD de Muret / MA de Montauban

DIFFUSION ITINÉRANTE ET COOPÉRATIVE DU JOURNAL :
GÉNÉRATIONS FUTUR : TÉLÉPHONE : 06.50.65.99.66.

L'ENVOLEE

43, RUE DE STALINGRAD / 93100 MONTREUIL
E-MAIL : CONTACT@LENVOLEE.NET
www.lenvolee.net

POUR VOUS ABONNER, ÉCRIVEZ-NOUS !
JOINDRE UN CHÈQUE DE 15 EUROS (OU PLUS)...
GRATUIT POUR LES PRISONNIERS

Puisque vivre
m'a emmerdé
depuis le début
et que j'ai lutté
pied à pied
pour qu'on ne me fasse
pas chier plus que nécessaire,
qu'on ne me casse pas les couilles
au delà du minimum raisonnable,
juste assez pour ne pas
bien vivre petitement
mais mal survivre grandioisement
histoire de m'amuser un peu,
me distraire, non de la mort
et de la misère, mais du temps
et de l'interminable suicide
qu'est son terrible ennui...
Alors, j'aurais passé mon existence
à être joyeux, tout simplement
en misant sur la Joie et sans chercher
à être heureux socialement
ou me pourrir à quêter l'utopie du bonheur.
Juste JOYEUX !

Il ne me reste donc plus qu'à me dégoter un petit coin d'ours
pour vieillir sans trop souffrir, si possible ? Et un endroit de sanglier
pour mourir d'un fou rire, j'espère ? Et surtout, un trou asséché
de silence, sans encre de n'avoir plus rien à écrire ou à dire de ma solitude.
Celle qui vous a enveloppé en papier cadeau dans le papelard des livres.
Et pour ma sépulture ?

« ÇA NE VALAIT PAS LA PEINE MAIS ÇA VALAIT LE COUP... »

Gravez moi donc ça sur un carré de pierre simple ou un cube de béton
percé en boîte aux lettres que je puisse continuer mes éternelles
correspondances d'amitiés amoureuses...

Et, s'il vous plaît, d'encore me laisser ouvert les yeux : merci !



A.H.B.
1960-2015